

sous le poids du fonctionnarisme et du despotisme, ne restât pas de plusieurs degrés inférieur à celui de l'Occident. Le « joug tatar » devait produire à la fois la servilité et la dureté, la souplesse féline et la ténacité secrète, la ruse et la violence, la patience sourde et les explosions longtemps couvées.

On voit qu'on a beaucoup exagéré le grand nombre de races qui se trouveraient aujourd'hui mêlées en Russie. Il y a eu sans doute en ce pays des tribus de noms très divers, mais, en réalité, nulle autre contrée n'est plus homogène au point de vue de l'anthropologie. Finnois et Slaves modernes, nous l'avons vu, sont également brachycéphales et ouralo-altaïques ; l'énorme majorité du pays est celto-slave et les Tatars sont des brachycéphales restés encore plus asiatiques¹. D'ailleurs ils n'ont laissé que peu de traces dans la population russe. Le seul élément qui soit vraiment discordant, c'est donc l'élément dolicho-blond, scandinave ou germanique. Mais, s'il est encore abondant dans la Grande-Russie, il est en très forte minorité dans la Russie méridionale. A considérer l'ensemble, il compte pour peu relativement au vaste fond slave, sans cesse croissant. De tous les pays d'Europe, la Russie est celui où la race blonde a été le plus complètement submergée. On a, en somme, une masse très compacte de crânes larges, masse d'autant plus similaire que les différences de climat et de milieu sont peu considérables dans tout l'empire ; partout, ou à peu près, ce sont les mêmes plaines uniformes, le même climat sec, avec les mêmes extrêmes de froid et de chaud. Il est donc tout à fait illusoire de se figurer qu'en Russie l'agglomération des races est *mal fondue*. La Russie est au contraire, avec l'Angleterre et l'Espagne, le moins hétérogène des pays d'Europe, parce que ces nombreux peuples sont presque tous de même race, alors que la France est parmi ceux où se sont mêlés les éléments les plus *opposés*.

D'après ces données, le monde slave est-il européen ou asiatique ? Tout dépend du sens qu'on attache à ces mots, et ce sens devrait même subir des modifications importantes si on ajoutait foi aux théories les plus en faveur aujourd'hui

¹ Les Tatars et les Turcs manquent d'originalité et de fécondité intellectuelle. Comparez les Turcs aux Arabes dolichocéphales et aux sémites ; quel contraste !

parmi les anthropologistes. Le véritable asiatique, l'*Homo asiaticus* de Linné, *luridus, melancholicus, rigidus, pilis nigricantibus, oculis fuscis, reverus, fastuosus, avarus*, est, en effet, du type dolichocéphale brun. Il est voisin des Sémites et des Méditerranéens à tête allongée. Les facultés intellectuelles sont chez lui développées et il est très capable d'invention. C'est à lui qu'on attribue la vieille civilisation Kouschite. Quant aux Celto-Slaves brachycéphales, il n'est pas démontré qu'ils soient originaires d'Asie, où ils sont précisément beaucoup moins nombreux qu'en Europe. *Anthropologici certant...* Toutefois, si on convient d'entendre par Asiatiques les bruns ou jaunes qui remplissent la Tartarie et la Chine, il est certain que la Russie se rapproche de ce mélange bien plus que tout autre peuple. La Chine, d'après les ethnographes, est composée, comme la plupart des pays à population jaune, d'une race à tête allongée constituant l'*homo asiaticus* dont nous parlions tout à l'heure, et d'une race à tête large qui est l'analogue de l'*homo alpinus* ou du Celto-Slave. On a prétendu que c'est ce dernier, qui, s'étant répandu sur la Chine sous la conduite de génies conquérants, aurait « figé » la primitive civilisation des Asiatiques dolichocéphales, mêlés de Sibériens blonds¹. Le monde Slave, de composition analogue, malgré une différence de teint secondaire, serait une sorte de Chine européenne, avec cette différence capitale, qu'on ne saurait trop rappeler, qu'il contient encore beaucoup d'éléments germano-scandinaves, qui, *jusqu'à présent*, ont eu la direction de ses destinées, mais qui ne l'auront peut-être pas toujours, si la Russie se démocratise.

III

CARACTÈRE ACTUEL DES RUSSES

Du caractère primitif de la race celto-slave dominante en Russie, des modifications apportées soit par les autres races, scandinave et tartare, soit par les événements de l'histoire, soit par les conditions religieuses, sociales, éco-

¹ *Ibid.*

nomiques, devait résulter le caractère actuel des Russes, qu'il s'agit maintenant d'esquisser.

Certains observateurs ont éprouvé en face du monde slave, ce qu'ils nomment la sensation d'inachevé ; le type même des visages leur a souvent offert des traits encore mous, des yeux aux nuances effacées et qui semblent nager dans le vague¹. Peut-être cette impression a-t-elle un côté « subjectif », car ces populations, jeunes sous le rapport de la civilisation, sont aussi des populations très vieilles et, au fond, très fixées ; ce qu'on peut dire, c'est que l'absence de vie intellectuelle intense maintient dans les esprits une sorte de crépuscule qui doit s'exprimer par quelque chose d'indécis et de fuyant dans les physionomies mêmes. Mais les tendances fondamentales n'en restent pas moins bien déterminées.

Le caractère psychique de la masse slave est analogue à celui des populations celtes, avec quelque chose de plus barbare. Le premier trait est la sensibilité impressionnable et la mobilité nerveuse. *L'inégalité* est la caractéristique même du Slave. Il semble, dit M. Novicow, qu'il se soit modelé lui-même sur son climat, qui offre les extrêmes du chaud et du froid (avec des écarts qui atteignent jusqu'à 96 degrés).

L'inconstance du Slave le fait passer d'un extrême à l'autre. Son élasticité lui permet d'ailleurs de rebondir toujours et de se retrouver sur les pieds. De même que le flegme et la morgue germanique sont inconnus aux Celtes d'Irlande ou de Basse-Bretagne, de même sont-ils étrangers aux Slaves de Russie et de Pologne. Le ciel du Nord ne réussit pas à compenser chez eux les effets de l'hérédité, et c'est une des preuves de l'insuffisance des milieux ou des climats. Le vrai Slave conserve un fond de bonne humeur. Il est souvent, même dans le Nord, pétulant et exubérant, porté à l'outrance, beaucoup plus encore que nos « méridionaux ». Le fond de l'âme russe, a-t-on dit pourtant, est mélancolique. — Ne serait-il pas plus vrai de dire que, si les Russes ont, comme tous les Celto-Slaves, la gaieté native, leur triste climat et leurs longs malheurs à travers les siècles ont développé aussi chez eux la mélancolie.

¹ M.-J. Legras, *Au pays russe*.

colie, comme on la voit également chez les Celtes de notre Bretagne ou chez ceux des Iles-Britanniques? Au reste, la mélancolie se rencontre plutôt chez les Russes du Nord, mêlés de sang germanique, que chez les Petits Russiens du Sud.

Les instincts sympathiques sont très développés chez les Slaves comme chez les Celtes; hospitaliers, accueillants, la sociabilité est une de leurs qualités, elle est dans leur sang. Du moins prodiguent-ils les appellations familières et tendres : mon petit père, mon petit pigeon. Ils ne sont pas plus portés au socialisme qu'à l'individualisme, aimant l'égalité dans la liberté ou dans la servitude.

Le sentiment de la probité est médiocre. « La bonne foi, dit M. Novicow n'est pas extraordinaire et, dans les relations économiques, il est souvent nécessaire de prendre bien des précautions légales pour traiter les affaires ». Le Slave ignore le proverbe que l'honnêteté est la meilleure des politiques¹.

Si la sensibilité est plus impressionnable et plus expansive chez le Slave que chez le Germain, la volonté est moins énergique, plus impulsive et moins maîtresse de soi. L'effort sera vigoureux, mais momentané, inégal. Un Russe passera des semaines à ne rien faire, puis travaillera trente-six heures consécutives². Un travail soutenu et de longue durée lui sera antipathique. Pour lui l'heure présente est tout : « L'avenir n'est rien qu'un rêve auquel on ne songe pas à sacrifier les réalités ». Dans la conduite de la vie matérielle, cette insouciance du lendemain se trouve parfois cruellement punie; mais, dans la vie morale, elle produit souvent des effets que M. Jules Legras admire. Ce que nous nommons le fatalisme et la résignation du peuple russe ne semble pas autre chose, au fond, que cette insouciance du lendemain. A quoi bon s'agiter, pense-t-il? On ne changera rien au mal *présent*; or, qu'importe *demain*? Le mot qui est sans cesse à la bouche du Slave, c'est *Avos*, à la grâce de Dieu! L'apathie naturelle à un peuple que le climat trop rude confine de longs mois dans sa demeure et sous de lourds vêtements, forti-

¹ Novicow, *ibid.*, p. 374.

² Novicow. *The international Mordhly*, 1901, n° 4.

fié encore cette paresse et ce manque de prévoyance. La pratique du moindre effort devient difficile ; « la résignation passive exige moins de force que la révolte, — surtout quand cette résignation n'est pas commandée par une loi morale dont l'observation nous impose une violence ».

Le moujik slave ignore le prix du temps ; il semble que, pour lui, ce mot de temps n'ait pas de sens. Il passe sa vie, dit-on, à répéter : « Tout de suite », sans jamais se dépêcher. Il a l'amour immodéré du repos. Il accueille avec joie les jours de fête, si nombreux en ce pays. M. Leroy-Beaulieu a remarqué le peu de goût des Slaves pour les exercices corporels et pour les exercices physiques. « Pendant leurs fêtes, dit-il, leur principal plaisir semble être le repos et l'immobilité, la balançoire lentement berçante ou des danses molles et monotones. Cette indolence des Slaves, cette faiblesse de volonté et cette apathie peuvent tenir partiellement, comme l'ont supposé M. A. Leroy-Beaulieu et M. Jules Legras, au froid excessif qui déprime ; mais nous y voyons surtout, pour notre part, un effet de cette nonchalance celto-slave qui n'exclut pas une imagination mobile. On a encore attribué au climat le courage passif du Slave, sa force d'inertie, son endurcissement au mal. M. Leroy-Beaulieu nous décrit un jeu national, sorte de lutte à coups de poing qui, au lieu d'un assaut de force et d'adresse, est un assaut de patience ; le vainqueur est, non pas celui qui terrasse son adversaire, mais celui qui reçoit le plus de coups sans demander grâce. Mais vous retrouverez la même patience, la même facilité à souffrir et à mourir chez les populations de l'Orient, sous de tout autres climats. Ne faut-il pas voir encore là, outre l'effet du despotisme séculaire et de l'éducation que tout despotisme entraîne, un des caractères de la race celto-slave ou, si l'on veut, touranienne, plus passive qu'active, plus résistante qu'entrepreneuse, plus entêtée que volontaire, plus résignée que révoltée, plus respectueuse de la force qu'impérieuse et forte ? L'indolence et l'insouciance, avec l'entêtement au besoin, demeurent le fond de ce caractère trop passif, qui reste volontiers stationnaire, sans éprouver la soif du changement ni l'impatience du progrès. Pourtant, on a justement fait observer que, dans certains cas, l'insouciance de l'avenir peut devenir un principe d'activité vio-

lente : « Ceux qui calculent vont peut-être plus loin, mais ils avancent moins vite que les imprévoyants ». Lorsqu'on s'élançe dans la mêlée de la vie sans caresser l'espoir d'en rapporter des avantages et sans songer à ses réserves, on frappe des coups plus forts et plus nets ; ainsi font les Russes. « Voilà pourquoi, dit M. Leroy-Beaulieu, ils ne se dévouent pas à demi, voilà pourquoi leur bonté, leur charité, quand elles se font jour, sont si profondes, — voilà pourquoi, aussi, dans l'abaissement, ils vont plus loin, » Patience, résignation à la volonté de Dieu, apaisement intérieur, avec ces qualités on a la grandeur d'âme dans les épreuves, l'empire sur soi-même dans les moments graves de la vie.

Dans la guerre, il importe peu aux Russes d'essuyer des défaites au début des hostilités. Leur courage, fait de résignation et de fatalisme, ne s'en laissera pas abattre. Ils ne perdront pas leur confiance dans leurs chefs, ni surtout leur affection pour eux, affection que le malheur consolidera, loin de l'évaporer. L'histoire le montre. Elle montre aussi que rarement cette grande nation a triomphé du premier coup, sa configuration géographique ne lui permettant pas d'être immédiatement prête, d'avoir ses forces réunies au point d'attaque ; par contre, elle lui offre le moyen de se ressaisir et d'« user » l'envahisseur¹.

L'enthousiasme russe est le trait moral qui a le plus frappé quelques voyageurs, mais il existe surtout dans la classe éclairée. Selon M. Jules Legras, tout ce que les Russes font, en dehors de leur métier strict, ils le font d'enthousiasme, et ils font beaucoup ainsi. Les idées les plus futiles, comme les plus nobles dévouements, provoquent chez eux de ces « élans irrésistibles qui nous étonnent » : dès qu'ils sortent de la pratique de leur vie quotidienne ils vont, en tout, « jusqu'à l'extrême ». Mais leur enthousiasme a un caractère fiévreux : de même qu'il naît brusquement, d'un rien, de même un rien l'abat. Ils ont surtout « une force d'emportement » ; ils n'ont guère de persévérance. Ils se lassent vite, non « par faiblesse », mais « par ennui » ; les choses produisent sur eux une impression plus vive, sans doute, que sur la plupart d'entre nous ; mais, en plein élan, ils se sentent arrêtés, détournés et « repris par une

¹ Voir sur ce point : *Revue scientifique*, février 1898.

vision nouvelle ». De là, dans le domaine moral, ces explosions de sentiments tendres, ces dévouements de tout l'être ; puis, tout à coup « ces oublis, cette indifférence sans cause et sans mesure ». Inégalité, encore un coup, voilà le caractère slave.

Chaque idée nouvelle, quelque insensée qu'elle puisse être, trouvera en Russie des néophytes ; mais, de même que l'enthousiasme n'est pas toujours la passion profonde, l'engouement n'est pas l'enthousiasme lui-même. M. Leroy-Beaulieu, lui, n'attribue guère au Slave que l'engouement : « Le fond est rarement remué, dit-il, et, s'il l'est, il se calme assez vite pour ne pas troubler le cours et les calculs de la vie ». M. Leroy-Beaulieu trouve là, non sans raison, une ressemblance avec l'Américain. Ce dernier, lui aussi, est un mélange, encore assez mal fondu parfois, de race blonde et de race brune, et son équilibre s'en ressent.

Pour M. Jules Legras, le peuple russe est surtout un peuple jeune. C'est parce qu'ils sont encore tout près de la nature que les Russes le séduisent tant, quand il les observe chez eux ; c'est pour cela encore que, si souvent, ils le déroutent. Ils ont les enthousiasmes, les dévouements, la bonté légère, la simplicité cordiale de la vingtième année, mais ils « en ont aussi l'inconstance, le facile découragement et l'imprévoyance ». Ce qui peut tromper sur le vrai caractère de la Russie, ajoute M. Legras, c'est la vie officielle que l'on y voit, « gourmée, hypocrite et corrompue ». Mais il faut écarter cet élément, il faut aller loin de la capitale où il se montre au grand jour, pour saisir sur le vif tous les traits de la jeune Russie. « Nous pouvons sourire çà et là de sa naïveté ; nous pouvons nous irriter, quand nous y rencontrons des hommes indignes ; mais, du moins, ceux dont la nature est droite nous rajeunissent au contact de leur enthousiasme et nous font mieux apprécier la vie. »

Comme la sensibilité du Slave, son intelligence est vive, primesautière et simpliste. Sa logique ressemble beaucoup à celle du Celte ; elle est rectiligne, radicale et tend à l'absolu. La relativité, avec ses mille rapports et avec ses mille restrictions, ne plaît pas à ces esprits d'élan rapide et souvent irréfléchi. Sous prétexte de voir mieux, ils ne

voient qu'un côté à la fois et oublient le reste, comme si la nature avait souci de simplifier les choses à notre usage. On a dit que l'horizon illimité des steppes invitait l'esprit à marcher devant lui sans limites, dût-il aboutir à l'absurde; — mais l'horizon illimité des mers invite-t-il le Grec, l'Italien ou l'Espagnol à l'illimité? On a dit aussi que le radicalisme slave vient de ce que l'histoire et la tradition ne pèsent pas d'un poids bien lourd sur ce peuple jeune; et c'est là, sans doute, une explication meilleure; mais la vraie raison nous semble toujours dans le caractère même et le tempérament de la race celto-slave, qui a l'horreur du complexe et du difficile, l'amour des solutions géométriques et absolues. Le nihilisme russe est le plus beau produit de cette tendance qui faisait dire par Dante au diable : « Je ne te savais pas si bon logicien. »

Comme le Celte, le Slave a une grande facilité d'assimilation et d'imitation, plutôt que l'originalité et le génie créateur. Sa souplesse et sa flexibilité sont incroyables; sa malléabilité, sa « ductilité » lui permet de prendre toutes les formes sans changer de fond. Il cultive n'importe quelle science ou quel art; il apprendra toutes les langues, il les parlera presque sans accent; il se pliera à tous les usages et à toutes les modes. Il prendra l'aspect et les manières des pays où il vit; et, tout en changeant, il restera foncièrement le même.

L'hospitalité, inhérente au caractère des races slaves, a amené à une certaine estime de l'étranger, à une certaine impartialité et au désir de s'appropriier les meilleurs côtés de la culture d'autrui. Ce serait là aussi la source de la tolérance relative des Slaves en matière de religion. Cette tolérance de croyance et de race se révèle dans la façon dont les Russes s'assimilent les peuplades environnantes d'une culture inférieure.

Tourguenef, dans *Rudine*, reproche à ses compatriotes (non sans exagération) outre le manque de volonté, l'absence de personnalité morale et d'initiative créatrice : « Nous n'avons rien donné au monde, sauf le samovar; encore n'est-il pas sûr que nous l'ayons inventé. » M. Novicow est du même avis. On a répondu que, si la faculté d'imitation et d'assimilation était surtout développée chez les Slaves, c'est que, leur ayant été jusqu'ici la plus

utile, elle a été la plus exercée. Nous doutons que la raison soit suffisante ; les natures entreprenantes et inventives se font jour malgré tout ; l'esprit même d'imitation qui existe dans une masse d'hommes sert de base et de point d'appui aux génies inventeurs.

Il est difficile d'apprécier le contingent de grands hommes fourni par les Slaves, il faudrait, pour cela, connaître exactement les ancêtres et le type anthropologique de chacun d'eux. Les Slaves ont voulu s'attribuer le Polonais Kopernik, le Tchèque Jean Huss ; les Germains, avec raison, les revendiquent. Catherine II était allemande ; Pierre le Grand descendait du Scandinave Rurik par les femmes et, par les hommes, d'une famille d'origine germanique, dit-on, les Romanoff, qui vinrent s'établir à Moscou au xiv^e siècle. Tolstoï a des origines germaniques. Ceux des hommes illustres qui furent dolichocéphales, blonds et aux yeux bleus, fussent-ils nés au cœur de la Slavie, ne peuvent être considérés comme de race brachycéphale celto-slave. D'autre part, il est clair qu'aucune loi physiologique ne défend aux Slaves de produire des hommes d'intelligence supérieure, même de volonté supérieure. Mais c'est le nombre moyen des grands hommes qu'il faut considérer, pour le comparer à la moyenne fournie par les autres races. Encore, dans cette comparaison, faut-il tenir compte du degré de civilisation et d'éducation auquel chaque peuple est arrivé. Quand une contrée se trouve, comme la Russie, en dehors du courant général par sa position géographique et par son histoire, on ne peut juger avec certitude de sa fécondité en génies. C'est donc en réservant l'avenir qu'on peut se permettre de constater le passé et le présent. Sous cette réserve, la constatation ne saurait être très favorable aux Slaves, considérés dans leur ensemble. Leur masse est énorme et le nombre des génies qui en sortirent est proportionnellement minime. Ceux mêmes des peuples slaves qui se sont trouvés en contact avec la civilisation du midi et de l'occident, Polonais, Bohémiens, Bulgares et autres, n'ont pas contribué à ses progrès ; tout s'est fait sans eux. De plus, en étendant leurs couches sur les contrées où avait fleuri le génie grec, les brachycéphales de toutes sortes ont ramené une barbarie et produit une stérilité qui durent encore. Les Slaves ont beau revendiquer,

dans l'antiquité même, le Thrace Orphée et le Macédonien Alexandre, ce que nous savons des grands hommes de Grèce ou de Macédoine les rattache pour la plupart aux dolicho-blonds, notamment Alexandre, ou aux dolicho-bruns de la Méditerranée, et il ne semble pas que les Slaves aient eu la plus légère part à la floraison hellénique. La noblesse de Pologne, de Russie et des autres contrées slaves se rattache le plus souvent aux conquérants venus de Scandinavie et de Germanie ; d'autre part le peuple, dont la masse est seule franchement celto-slave, n'a guère eu l'occasion ou les moyens de manifester sa fécondité en talents ; il en résulte que les Slaves, s'ils ne méritent pas le dédain, n'ont eux-mêmes aucun prétexte au dédain qu'ils affectent assez volontiers pour les occidentaux. S'ils se croient appelés à de hautes destinées, c'est par une ambition de race fort légitime pour l'avenir, mais qui, dans le passé, ne repose sur aucune donnée historique. La Russie aurait eu peine à sortir de la barbarie et à devenir une grande puissance sans l'aide d'hommes de nationalités les plus diverses. Pour ne pas remonter de nouveau à Rurik et à sa dynastie, rappelons Gordon, Le Fort, Schein, Patkul, Münnich, Villebois, Greig, Elphinstone, Benningsen, Wittgenstein, Pozzo di Borgo, etc. Actuellement, elle déploie tant d'intelligence pour l'assimilation et l'utilisation qu'on peut espérer plus tard un développement de la faculté créatrice. Attendons.

IV

VARIÉTÉS DU CARACTÈRE RUSSE. GRANDS-RUSSES ET PETITS-RUSSIENS

Dans le caractère général de la nation russe se dessinent d'intéressantes variétés. La Russie du Nord offre avec celle du Sud le contraste qui se trouve partout entre le Nord et le Midi. Les Petits-Russiens, selon M. A. Leroy-Beaulieu, sont plus fins de membres et d'ossature, plus vifs et alertes d'esprit, à la fois plus mobiles et plus indolents, plus méditatifs et moins décidés, par suite plus apathiques et moins entreprenants. Ils ont l'esprit moins positif, plus ouvert au sentiment et à l'imagination, plus rêveur et poétique. Ils ont des instincts plus démocratiques

et sont plus accessibles aux séductions révolutionnaires. A tous ces traits nous reconnaissons précisément le vrai Celto-Slave. Dans la Grande-Russie, les cheveux blonds et les yeux clairs l'emportent; les crânes allongés sont fréquents; c'est donc, comme nous l'avons montré, que la proportion de sang scandinave ou germanique y est encore considérable. Les Grands-Russes actuels sont le résultat du mélange de deux populations: les scandinavo-germans, mésaticéphales, parfois même dolichocéphales, de plus haute taille que les autres (1 m. 69), ayant les cheveux parfois blonds; puis les vrais ouralo-altaïques ou finno-slaves, à face large, brachycéphales bruns (taille 1 m. 61), ayant plusieurs caractères mongoloïdes¹. Peu nombreux, sans doute, étaient les envahisseurs normands, qui bientôt se fondirent dans la population, abandonnant leur langue et même leurs propres noms (ce qu'ils ont fait partout); telle est la raison pour laquelle on a voulu conclure que l'influence ethnique des Scandinaves avait été bien faible, et on a attribué aux Slaves (gouvernés, il est vrai, par les hommes du Nord) tout ce qu'ont fait les Grands-Russes. Mais, si la *Rous* était peu nombreuse, n'avons-nous pas vu qu'il y avait avant elle, dans la population de la Grande-Russie, beaucoup d'éléments de race blonde? Les Finnois mêmes s'étaient vite mêlés de sang blond; si bien que la Grande Russie est, en réalité, demi-germanique et demi-slave. L'homme qu'on nous donne, non sans raison, comme le type achevé du Grand-Russe, Pierre le Grand, avec ses qualités et ses vices, avec son énergie et sa souplesse, avec sa hardiesse de vues et son esprit positif, est, par le caractère comme par le sang, un vrai métis de German et de Touranien. Tous les colosses de la famille Romanof ne sont pas de vrais Slaves; ce qui ne les empêcha pas, comme aussi Catherine l'Allemande, de personnifier fort bien la Grande-Russie.

C'est donc dans le mélange des races et dans la prédominance de la race blonde qu'il faut chercher l'explication de tant de traits moraux du Grand-Russe. M. Anatole

¹ Voir S. Reinach. *L'origine des Aryens*, Paris, Leroux 1892. N.-J. Zograf. *Les peuples de la Russie*, trad. Tastevin (Moscou et Paris, lib. Nilsson). N.-J. Zograf. *Types anthropologiques des Grands-Russes des gouvernements du centre de la Russie*, Moscou, 1892.

Leroy-Beaulieu attribue de nouveau à la lutte contre une froide et implacable nature l'esprit éminemment pratique et positif qui distingua le Grand-Russe et du Petit-Russien et des Slaves occidentaux ou méridionaux. Avec M. Kalévaline, M. Leroy-Beaulieu explique aussi par les labeurs séculaires de la colonisation de la Grande-Russie la disposition à voir en toutes choses le but immédiat et le côté réel de la vie, ainsi que « l'esprit de ressources », la « souplesse physique et morale », « la fertilité des moyens », le « tact des hommes et des choses » qui caractérisent le Grand-Russe. Ne pourrait-on aussi reconnaître là une fusion de l'esprit normand et de l'esprit slave ? En Amérique et en Angleterre, nous voyons se développer, avec des mélanges de sang germanique et de sang celtique, la même « défiance des idées générales », le même « dédain » des conceptions théoriques, de la métaphysique et des spéculations sur l'essence des choses, la même préférence marquée pour les sciences physiques et naturelles ou pour les sciences sociales, le mépris de la sentimentalité, la défiance à l'égard des tentations de l'enthousiasme. Si le Grand-Russe, à son radicalisme spéculatif et logique, allie un sens très pratique et un réalisme prudent, c'est, selon nous, grâce au sang normand et scandinave ¹. Le Prussien est, tout comme le Grand-Russe, un mélange de sang germanique, slave et finnois, quoique à doses très différentes et avec une proportion bien plus considérable d'éléments germaniques. Or, il y a une certaine analogie entre l'esprit du Grand-Russe et l'esprit dominateur et pratique du Prussien, avec sa rudesse, sa sécheresse relative, sa force un peu âpre et sa solidité ; mais le Grand-Russe a conservé en outre le pli de la domination tartare. Ce n'en est pas moins une contre-vérité que d'appeler les Grands-Russes des Moscovites et Asiatiques ; quoiqu'ils se soient approprié une bonne partie des procédés de politique et d'administration tartares, ils sont précisément les plus Européens des Russes par le sang ; s'ils sont aussi, comme nous en convenons,

¹ — « Comment la guerre ne disparaîtrait-elle pas ? » me disait un Grand-Russe de haute distinction ; puis, au moment où j'attendais des raisons philanthropiques : « Il n'y a plus de *pillage*, dit-il, on n'a donc plus aucune raison pour faire la guerre. » Cette vue pratique et atavique des choses me fit faire mainte réflexion.

les plus asiatiques, c'est seulement par l'éducation administrative et politique. Cette antinomie constitue leur étrange originalité. C'est parce que les Grands-Russes ont eu cet esprit politique, ces instincts de colonisateurs et de conquérants, qu'ils étaient destinés à former le noyau définitif du monde russe.

Au XIII^e siècle, les Mongols, se précipitant en masse sur l'Occident, avaient envahi la Russie et atteint presque le centre de l'Europe. Quelques siècles plus tard, par une des plus éclatantes revanches dont parle l'histoire, les Russes occupaient les régions d'où leurs vainqueurs avaient pris leur élan, et l'Europe conquérait par eux presque toute la moitié septentrionale de l'Asie. On a donc eu raison de dire que le Tsar, avec son territoire asiatique plus vaste que l'Europe, est le continuateur des rois Mongols dont il a pris la place. La pénétration de la Russie en Asie est telle, qu'elle menace l'Inde en même temps que la Chine. Mais, si le Tsar continue les rois Mongols, il continue encore bien plus les Varègues de Rurik.

V

LE CARACTÈRE RUSSE ET LA RELIGION

Dans son *Esquisse sommaire de la mythologie slave*¹, M. Louis Léger oppose les Slaves russes aux Slaves baltiques, qui avaient déjà un commencement d'organisation religieuse. Nous pensons que la différence, ici encore, est due surtout à l'élément scandinave et germanique qui abondait sur les bords de la Baltique. Chez les Slaves proprement dits, la religion reste à l'état primitif : culte vague des phénomènes célestes, des forces mauvaises ou bienfaisantes de la nature, « sans aucune idée de moralité ». Si l'on croit aux doubles dans l'autre vie, il ne semble pas qu'il soit question de peines ou de récompenses. L'absence de temples et de caste sacerdotale indique aussi le caractère rudimentaire, inorganique et anarchique de cette religion. Tout est à l'état flottant, sans unité et sans

¹ Paris, Leroux, 1882.

aucune centralisation. Cette espèce d'anarchie religieuse est le pendant de l'anarchie politique.

L'organisation religieuse viendra de Byzance, comme l'organisation politique de Scandinavie et l'organisation administrative, en grande partie, des Mongols. Constantinople était en rapports quotidiens avec la Russie kiévienne et avait déjà converti les Slaves de Serbie, de Bulgarie. Un culte prêché en langue slavonne convenait seul aux Russes : la religion grecque fut adoptée. Les conséquences de cet événement sont bien connues : d'une part, l'esprit byzantin implanté en Russie, d'autre part, la civilisation romaine et occidentale fermée pour des siècles, le rite se substituant à tout le reste, l'orthodoxie jalouse étouffant l'essor de la pensée, l'abaissement du pouvoir religieux devant le pouvoir temporel, puis leur union sur une seule et même tête ; d'où le triomphe et la glorification de l'autocratie, privée du contrepoids de la papauté. La Russie et la Pologne, de même race, avaient cependant des religions et civilisations opposées ; l'une avait reçu de Byzance sa religion, prêchée par des missionnaires grecs en vieux slavons, resté la langue d'Église ; l'autre avait reçu le catholicisme romain, prêché par des missionnaires venus de Rome ou de Germanie, dans la langue du « pape-roi » et du « prêtre-roi », restée la langue d'Église ; d'où un double courant de civilisation, là byzantin et infécond, ici gréco-romain et de fécondité infinie. Car la Grèce elle-même, la vraie Grèce n'a été connue de l'Occident que par l'intermédiaire de Rome, et elle est restée inconnue de ceux qui avaient précisément reçu l'orthodoxie appelée « grecque ». La lutte de la Russie et de la Pologne, c'est celle de deux civilisations contraires chez deux peuples de même origine ; tant il est vrai que les influences morales et sociales sont supérieures aux influences ethniques.

Le dogmatisme russe a conservé la même immobilité que le dogmatisme byzantin. Quand, au début du xvii^e siècle, les théologiens russes formulèrent leurs neuf points de dissidence avec la foi des Grecs, ils ne trouvèrent que des différences de forme et de rite, qui n'en ont pas moins, encore aujourd'hui, leur importance : faire le signe de la croix avec deux doigts au lieu de trois, mener les processions autour des églises dans la direction du soleil et non,

comme les Grecs, à l'opposé; mettre sept pains sur l'autel au lieu d'un; conserver toute sa barbe au lieu de se raser, car l'homme a été créé à l'image de Dieu le père, etc. Aussi, tandis que, chez les Occidentaux, les sectes religieuses modernes sont nées de la spéculation et de la critique, qui cherchaient l'esprit sous la lettre, elles sont nées en Russie de l'attachement minutieux aux formes, de l'aversion pour les nouveautés, d'une tyrannie croissante de la lettre sur l'esprit. Dans l'Église orthodoxe, la chaire sacrée est presque toujours muette, la musique y remplace la voix des sermonnaires. C'est peut-être une des raisons qui ont fait se perdre le sens profondément moral des dogmes, au profit d'un formalisme littéral et aveugle.

On a souvent prétendu que la Russie était mystique; tout dépend du sens que l'on donne à ce mot. Mysticisme, d'abord, n'est pas superstition, ni même fanatisme, ni même religion. Ce n'est pas par l'intériorité que se signale la religion russe: on ne saurait la comparer au protestantisme, qui favorise la pensée mystique en laissant la conscience seule devant Dieu. L'âme russe, a-t-on dit, c'est la cloche du temple qui sonne toujours les choses divines, alors même qu'on l'affecte à des usages profanes. Nous en doutons fort. Ce qui est vrai, c'est que l'ensemble de la nation russe a une foi ardente, et que, chez un bon nombre, cette foi va jusqu'à l'exaltation. Soit analogie de race, soit similitude dans le degré de l'évolution, la foi slave n'est pas sans analogie avec la vieille foi celtique et bretonne; mais il s'y ajoute, chez le Russe, un fond de réalisme qui n'existait pas chez l'ancien Breton. Au reste, tout voyageur est frappé par la ferveur du peuple entier. Sans qu'il soit nécessaire d'assister à un office de ce culte solennel et triste, on ne peut voir sans étonnement les rues toutes semées d'icônes devant lesquelles brûlent des cierges et s'agenouillent des hommes de tout rang. Ce ne sont pas, a-t-on dit, des « accès de dévotion exceptionnelle et intermittente, comme à Lourdes »; c'est « une continuité d'exaltation paisible ». Certains monastères immenses sont remplis de moines; si vous leur demandez à voir la bibliothèque, il n'y en a pas: « cela est défendu ». Ils ne lisent rien, ils ne font rien; ils prient. Moscou, la cité sainte, cette Mecque construite sur le type de Londres et vivant la vie

de Londres, paraît à M. Ferrero un immense oratoire, où un million d'hommes prient du matin au soir, dans les temples, dans les maisons, dans les tavernes, dans les rues, sur les places ; quoique menant une vie semblable à la nôtre, ils l'interrompent à chaque instant par une cérémonie religieuse, une prière rapidement murmurée, un signe de croix, une révérence, une gémulation devant chaque église ou chaque icône, sans différence de sexe, d'âge ou de condition sociale ; c'est une scène colossale de culte, une fonction religieuse qui ne s'interrompt jamais, ni jour ni nuit, et qui occupe la cité entière. La Madone ibérique, située derrière le Kremlin, est l'objet d'une vénération inouïe ; et comme la visite de cette Madone dans une maison porte bonheur, on la transporte chaque nuit dans plusieurs ; visite qui coûte au moins vingt-cinq roubles. Le peuple, ne pouvant se payer à lui-même ce luxe religieux, se dédommage en venant assister, par masses compactes et prosternées, à la sortie nocturne de la Madone. L'auteur italien, se souvenant de Naples, où l'on observe une semblable intensité de superstition, trouve cependant une différence capitale entre l'Italie et la Russie. Que demande le napolitain à Dieu ? Qu'il le garde des maladies, ou l'en guérisse, qu'il éloigne la mort, qu'il accorde le pain, l'aisance, la richesse, l'amour de la personne désirée, le gain dans un procès, un bon numéro à la loterie, parfois aussi le moyen de tirer une belle vengeance, en échange d'un beau cierge. Tout au contraire, M. Ferrero ne voit point que la religiosité russe ait pour origine la crainte pusillanime de la mort. Un des caractères les plus originaux de beaucoup de Russes est même de considérer la mort tranquillement. *L'indifferentia mortis* est d'ailleurs une des vertus barbares. Chez le Russe, elle est aidée par une foi profonde à l'autre vie ; on se prépare au grand voyage comme à un voyage ordinaire, l'esprit tranquille, pourvu qu'on possède, bien et dûment délivré par l'autorité compétente, « le passeport pour le paradis ¹ ». J'ai étudié, disait un médecin russe, dans les hôpitaux de Vienne, de Berlin, de Paris ; j'ai vu mourir des milliers d'hommes, et j'ai toujours trouvé chez le paysan russe une attitude originale

¹ Ferrero, *l'Europe giovane*.

de froideur et d'indifférence ; même chez les classes hautes, le stoïcisme est analogue. Une dame de Moscou donne tranquillement ses ordres à ses domestiques, en annonçant qu'elle sera morte dans trois heures, n'oublie aucune recommandation pratique, puis se tourne vers la muraille, ferme les yeux, attend le moment du départ pour une vie qui semble aussi certaine que l'âge mûr après la jeunesse et la vieillesse après l'âge mûr¹.

Le revers de la médaille, c'est la superstition et l'excès de crédulité. Le peuple de Russie croit encore l'air rempli d'êtres invisibles, malins plutôt que bienfaisants, qui occasionnent les maladies contagieuses et chez les hommes et chez les animaux. Ce sont des microbes fantastiques, dotés d'intentions conscientes à notre égard.

Malgré l'appareil de religiosité extérieure et de croyance naïve, les avis demeurent partagés sur la question de savoir si la Russie est vraiment religieuse. Qu'elle donne extérieurement toutes les marques de la religion, nous venons de le voir ; mais qu'est-ce que les œuvres extérieures sans la foi morale ? Si les Russes du peuple ont la foi, c'est assurément celle du charbonnier, car ils sont dans la plus profonde ignorance. Selon M. Novicow, le christianisme n'a pas encore eu le temps de pénétrer dans la conscience du peuple russe, auquel il n'a été prêché que depuis le x^e siècle. Sur un millier de Russes, 8 ou 900 environ, y compris les femmes, ne sauraient pas réciter, même mécaniquement le *Credo* de Nicée ; sur les 100 qui sauraient le réciter, il y en aurait peut-être 10 à en comprendre le sens littéral et 1 peut-être à entrevoir la doctrine. Voilà pour le dogme. Quant au sentiment religieux, qui est bien plus important, il est certain qu'il est fréquent chez un peuple malheureux et souvent mélancolique, voué à l'arbitraire du fonctionnarisme et à la misère des ressources vitales : la protection divine et surtout celle des saints deviennent alors un dernier objet d'espoir : « On s'adresse à Dieu, à Jésus-Christ, à la Vierge et aux Saints ». De là ce grand déploiement de dévotion extérieure : pèlerinages, culte des images miraculeuses, flots de peuple dans les églises. L'effet de toutes ces cérémonies, selon M. Novicow, est une sorte

¹ Ferrero, *l'Europe giovane*, p. 268.

d'influence hypnotique. Le peuple russe écoute la messe sans même savoir (au témoignage de M. Novicow) que la messe est « une commémoration symbolique du sacrifice accompli par le fils de Dieu pour sauver l'humanité ». Au reste la messe est systématiquement rituelle et inintelligible ; c'est même grâce à sa complète incompréhensibilité qu'elle agit sur la « machine » dont parle Pascal. Quant à la prédication religieuse ou morale, elle est à peu près nulle. Sur le dogme, rien à prêcher : pas un *iota* n'y a été changé ou n'y peut être changé, depuis le fameux *iota* qui provoqua le schisme ; il n'est pas besoin de comprendre les mystères ; moins on les comprend, plus leur action mystérieuse est assurée. Reste la morale. Mais le prêtre ne peut prononcer un sermon qu'après l'avoir écrit et « soumis à l'approbation de l'évêque ». Ce dernier ne l'autorise que quand il est insignifiant et sous la condition de le lire sans y changer un mot. Pas d'improvisation, pas d'effusion du cœur. L'esprit a été tué par la lettre.

Aussi les Russes remarquent-ils eux-mêmes qu'ils n'ont pas eu, depuis qu'ils sont chrétiens, un seul grand théologien, un docteur de la foi, un seul saint remarquable, un grand missionnaire, un grand prédicateur. Ils opposent cet état de choses à l'Université de Paris au moyen âge ou au mouvement de la Réforme en Allemagne.

L'observance rituelle prouve d'autant moins la vraie foi profonde qu'elle est imposée par la loi. Pas d'autre mariage légal que le mariage religieux. Pas d'état civil pour l'enfant sans le baptême, ni de filiation assurée, ni d'héritage, ni de droits civils et politiques. Tout cela inspire le respect extérieur des sacrements et, par contagion, un certain respect intérieur, un *obsequium non rationabile*. « Le plus libre penseur, dit M. Novicow, fait baptiser ses enfants, puisque, sans cela, ils ne seraient pas considérés comme légitimes ».

Le clergé russe n'est point payé par l'Etat ; il faudrait trop d'argent ; 36 000 prêtres ! A 2 500 francs par an, cela ferait le tiers du budget ordinaire. On se tire d'affaire en donnant au prêtre un bout de terre qu'il cultive souvent lui-même et le « trafic des sacrements », qu'il pousse à l'extrême pour pouvoir se nourrir, lui, sa femme et ses enfants. Faut-il se marier, le paysan n'a pas de quoi payer le mariage. La lutte avec le prêtre com-

mence. Le prêtre lui-même est de la plus crasse ignorance, sans supériorité intellectuelle ni même morale. Il ne va jamais chez ses fidèles pour leur donner des conseils ou leur apporter des paroles de consolation. Le fidèle éprouve-t-il le besoin d'aller à l'église pour y prier seul ou y pleurer seul, en face de Dieu, l'église est fermée : on n'y entre qu'à l'heure du spectacle public. Résultat : le prêtre n'a pas la moindre influence, pas même sur la femme ; l'indifférence du paysan est profonde et son hostilité pour le prêtre est chronique.

Pourtant, les besoins religieux se manifestent parfois en Russie par l'éclosion multiple des sectes. La conduite d'un prêtre devient-elle une source de scandale, quelqu'un apparaît qui se met à prêcher en interprétant à sa manière les Écritures ; ainsi sont nées d'innombrables sectes en Russie. Les « Doukhoborg » sont récemment passés en Amérique pour échapper au service militaire, qu'ils croient contraire à la Bible. Les Skoptki ont, comme beaucoup d'autres sectes, adopté des pratiques monstrueuses ; après avoir interprété à leur façon le pathos sacré de saint Mathieu, chapitre 19 : « Je vous dis que celui qui répudie sa femme, *sauf pour infidélité*, et qui en épouse une autre, commet adultère.... — Les disciples lui dirent alors : — Si telle est la condition de l'homme à l'égard de la femme, il n'est pas avantageux de se marier ». Jésus leur répondit : « Tous ne comprennent pas cette parole, mais seulement ceux à qui il a été donné de comprendre. Car il y a des eunuques dès le ventre de leur mère ; il y en a qui le sont devenus par le fait des hommes, et il y en a qui se sont rendus tels eux-mêmes, pour gagner le royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre comprenne. » Les Skoptki ont compris à la lettre. C'est un des innombrables contresens qu'ont valus à l'humanité les métaphores orientales de l'ancien et du nouveau testament. Le jour où un paysan russe se met à interpréter la Bible, on devine jusqu'à quel degré d'absurdité il peut aller ; en cela, il rivalise avec les docteurs en théologie catholique, qui, par exemple, condamnent le divorce (admis par Jésus lui-même en cas d'infidélité) et qui acceptent l'annulation du mariage pour une foule de causes innommables, moyennant fortes sommes pour le denier de Saint-Pierre.

Outre le fanatisme tout oriental des sectes où l'on renonce volontairement à son sexe en se mutilant, on voit, dans d'autres sectes, l'homme s'offrir soi-même, avec sa famille, en holocauste à Dieu. Le chef de la famille réunit tous les siens dans une cabane, y met le feu et se laisse consumer en l'honneur de Dieu. Les pénitences des anachorètes russes rappellent celles des moines bouddhistes; dans les vieux monastères, on montre des puits où un moine vivait renfermé pendant dix et vingt ans, pouvant à peine se mouvoir. Ajoutez toutes les aberrations orientales, depuis les plus folles jusqu'aux plus terribles; les *Fedosseevetzys*, qui vivent en concubinage absolu; les *Tueurs d'enfants*, qui se font un devoir sacré d'envoyer au ciel un de leurs enfants avant qu'il se soit souillé des péchés de la terre; les *Etouffeurs* et *Assommeurs*, qui croient rendre service à leurs parents et à leurs amis en les étouffant lorsqu'ils sont malades; les *Compteurs*, qui bouleversent les jours de fêtes légales d'après un livre tombé du ciel en 1866; les *Soupireurs*, qui, depuis 1871, trouvant la prière trop matérielle, se contentent de soupirer au pied des autels, etc.¹.

Les nihilistes sont des fanatiques d'une nouvelle école, qui se dévouent à ce qu'ils croient le grand œuvre. On a remarqué avec raison qu'en France et ailleurs, quand une femme apparaît dans une affaire politique, c'est toujours l'amour qui est en jeu, tandis qu'il est loin d'en être toujours ainsi chez les Russes. Tourguénief raconte, dans ses *Terres vierges*, diverses histoires de mariages politiques conclus entre jeunes gens des deux sexes : liés légalement, les époux se séparent après la cérémonie et restent simplement coreligionnaires, prêts à s'immoler pour la même œuvre. Cette exaltation des jeunes filles russes se rencontre aussi bien chez les incroyantes que chez les croyantes; leur mobile est le dévouement à ce qu'elles jugent le bien de l'humanité. Les écrivains russes prétendent que le Slave a une tendance à s'immoler, un besoin natif de dévouement. Il ne faut pas tant généraliser.

Au fanatisme et à la superstition se joint un fatalisme naïf qui, lui aussi, rappelle l'Orient. Selon M. Leroy-Beaulieu, les compagnies d'assurances, plus bienfaitantes

¹ Voir l'étude de M. G. Lejean dans *Russie*.

en Russie que partout, trouvèrent un obstacle inattendu dans le fatalisme du paysan, qui se faisait scrupule de prendre des précautions contre un mal envoyé du ciel et « d'acheter à prix d'argent l'immunité contre la Providence ». Si une invasion de criquets menace ses récoltes, le paysan se contente de dire : Laissons passer la colère de Dieu. Il refuse souvent les secours du médecin, parce que ce serait aller contre les décrets de Dieu, si Dieu veut qu'on meure.

En somme, sous le rapport religieux comme sous les autres, la Russie nous offre l'inégalité qui la caractérise et le contraste violent d'une masse au fond indifférente avec une autre masse toute prête à croire ce qu'on voudra. L'ignorance est toujours ou inerte à l'état de repos, ou fanatique quand on la sort de son inertie. La Russie, malgré ses indifférents, qui sont innombrables, est actuellement, a-t-on dit, le seul pays qu'on pourrait soulever tout entier pour une croyance religieuse et surtout superstitieuse : il constitue, par cela même, une puissance énorme en face de nos peuples divisés et de plus en plus sceptiques.

V

L'ESPRIT SLAVE ET LA LITTÉRATURE

Les littératures primitives se ressemblent toutes ; il y a tel chant polynésien qui vaut bien des chants celtes ou germains. Toutefois, certaines races ont ou plus d'imagination, ou une imagination d'un autre genre ; elles ont aussi des préférences pour tel ou tel ordre de sensations et de sentiments. Le débordement d'invention fantastique et féerique, plutôt que guerrière et héroïque, caractérise les races celtes, les races slaves et encore plus les Ugro-Finnois. Le *Kalévala* est un torrent d'incantations. L'incantation existe sans doute dans toutes les poésies primitives, mais nulle part elle ne joue un rôle aussi prodigieux que dans les chants finnois. Le magicien, héros intermédiaire entre l'homme et la divinité, grâce à sa connaissance des *runes* ou paroles magiques, accomplit tous les prodiges. *Wainämoïnen* chante, et les montagnes de

cuiivre chancellent; il chante, et un sapin surgit de terre, un sapin à la couronne fleurie, aux rameaux d'or, dont la tête monte au-dessus des nuages; il chante, et la lune vient se poser dans la couronne du sapin, et Ottava sème ses étoiles sur les branches. Par ses ensorcellements, il change le glaive du jeune Joukahainen en éclair, son arc orné de mille couleurs en arc-en-ciel, ses flèches ailées en rameaux de pin flottants, son chien au museau crochu en borne des champs, son bonnet en nuage aigu, son bleu manteau de laine en brouillard, sa fine ceinture en traînée d'étoiles¹. Ce sont toutes les visions changeantes du rêve, où se plaît le barde finnois comme le barde irlandais. Un vieux héros se blesse avec sa hache; son sang coule « avec le mugissement d'une cataracte », et les *runes* qu'il prononce ne suffisent pas à arrêter le sang, car, tout savant qu'il soit, il ne connaît pas « les trois paroles originelles. » On a aussi remarqué l'animisme « délirant » de ces poèmes, qui voient partout la vie et le sentiment, qui mêlent toute la nature à l'homme. Qu'une mère pleure la mort de sa fille, et, autour d'elle, tout lui parle : trois fleuves surgissent, et de chaque fleuve trois cataractes, et au milieu trois îles et sur les bords de chaque île trois montagnes d'or, et sur la cime de chaque montagne trois bouleaux, et dans la couronne de chaque bouleau trois coucous; et les coucous se mettent à chanter, parlant à la mère; et le premier dit : « Amour, amour ! » ; le second dit : « Fiancé, fiancé ! » et le troisième dit : « Joie, joie ! » Et la mère pleure en entendant le coucou du printemps chanter.

Le Kalévala est-il purement finnois? Les *runes*, qui y jouent un si grand rôle, sont revendiqués par les Scandinaves et par les Germains, comme par les Finnois. Au reste, les paroles magiques, quelque nom qu'on leur donne, ont une part énorme dans les chants celtiques comme dans tous les contes de sorciers.

La poésie slave n'est pas aussi débordante et délirante que la finnoise; elle a cependant aussi des traits qui rappellent la poésie celtique. La partie la plus originale consiste dans les chansons historiques ou épiques, les *bylines*, chantées par des bardes villageois, souvent par des femmes,

¹ Léouzou le Duc, le Kalévala, 85.

et transmises oralement des anciens aux jeunes. Les héros de ces chansons sont, avant tout, laboureurs et défricheurs, comme Miconla et Ilia. La fantasmagorie de l'animisme universel se mêle aux histoires de guerre et d'amour. Sadko est un aventurier marin, moitié marchand, moitié pirate, qui voyage avec une flotte; il se dévoue pour apaiser une tempête et descend dans le palais du Roi de la mer. La chanson d'Igor est une sorte de chanson de Roland, bien inférieure. Dans les bylines qui se rapportent à Ivan le Terrible, le caractère « impulsif » du tzar est élevé à la hauteur d'un type national. Pierre le Grand submerge une flotte suédoise rien qu'en sonnant de son cornet d'or, tant la croyance au merveilleux est encore vivace dans le peuple. Les histoires et chansons de femmes ont de la grâce, de la délicatesse, de la noblesse¹. En somme, l'imagination slave apparaît comme souvent vague et confuse, mal réglée, portée à la superstition et au fantastique, mélange de douceur et de barbarie, plus rêveuse et flottante qu'active et réfléchie, encore primitive en ses aspirations et en ses conceptions. L'influence des littératures occidentales, s'exerçant dans cette atmosphère demi barbare, a produit la littérature russe contemporaine, qui doit son originalité au mélange même du primitif et du moderne. Il est d'ailleurs difficile, en l'appréciant, de faire la part des races. Œuvre des classes supérieures de la Russie, qui sont si mêlées de sang scandinave et german, fécondée par l'exemple et l'influence de l'Occident, elle ne peut guère se donner comme purement slave; on peut seulement dire que tout ce mélange est bien russe.

Les Slaves en général et les Russes en particulier se distinguent par le penchant à l'analyse intérieure, surtout à l'analyse morale. Le Russe s'intéresse moins aux conditions extérieures de la vie; il se passe du confort indispensable à l'Anglais, des raffinements esthétiques dont s'entoure le Français. Il se contente d'un genre de vie simple, ne recherche pas les trop grandes aises, préfère à tout, selon le professeur Sichorski, « une âme chaude et un cœur ouvert. » Dans les expositions d'art, vous êtes

¹ Voir A. Rambaud, *la Russie épique*; Louis Léger, *Etudes slaves*; Ralston, *Songs of the Russian people*; Letourneau, *l'Evolution littéraire chez les diverses races*.

frappé par la pauvreté de coloris des peintres russes, et, en même temps, par la fréquence, par la profondeur des sujets psychologiques. La même chose s'observe chez les grands écrivains : Lermontow, Tourguéniew, Dostoïewsky, Tolstoï.

La Russie n'a pas eu de grand philosophe, ni de grand historien; elle a mis « toute sa philosophie et toute son histoire dans son roman ». C'était du reste le seul genre qui permit l'exposition indirecte des thèses les plus hardies. Le roman russe, auquel on reproche généralement le manque d'ensemble, la surabondance des excursions à droite et à gauche, la profusion des détails inutiles, rend visible le mélange de l'esprit germanique et de l'esprit slave, ainsi que l'influence des modèles de l'Occident, Dickens et Balzac. On a mainte fois dépeint le réalisme de ces romans, où la sympathie et la commisération se mêlent à la représentation exacte et minutieuse de la vie, où l'on sent toujours une pensée et un cœur qui débordent ce que les yeux voient et ce que l'imagination représente, où la sincérité et la naïveté d'une littérature jeune se mêlent à la clairvoyance et au raffinement des civilisations vieillissantes. La saveur propre de ces chefs-d'œuvre vient en grande partie de ce qu'ils sont encore voisins du cycle épique et des chants primitifs de la Russie, tout en n'étant étrangers à aucune des idées modernes et même des utopies les plus aventureuses sur l'avenir.

Dans la musique, le cycle des mélodies populaires, avec leurs rythmes originaux et leurs tonalités étranges, a servi de mine inépuisable aux compositeurs les plus versés dans l'harmonie moderne. De là ce mélange de vague et de relief, de délicatesse exquise et de violence, de rêverie et de force dramatique, de nervosisme et de science, qui caractérise la grande école russe, depuis Glinka jusqu'à Rubinstein, Tchaïkovsky et César Cui (ce dernier fils d'un Français et d'une Lithuanienne).

VI

ÉTAT SOCIAL DE LA RUSSIE ACTUELLE

Il semble à première vue que, sous une autocratie toute puissante, l'immense empire doive offrir partout uniformité

et monotonie; mais qu'on réfléchisse à son immensité même, que l'on songe à l'impossibilité de tout embrasser de liens despotiques, à la sphère nécessairement bornée où s'exerce la volonté venue d'en haut; et l'on comprendra que, le respect de la religion et le respect du tzar une fois assurés, la liberté peut pénétrer tout le reste, y introduire la vie, la variété, le progrès. Sous la surface monotone et immobilisée s'agite un monde mouvant et changeant.

Le peuplement rapide de la Russie et les transformations économiques qu'il entraîne nécessairement finira par entraîner des transformations plus profondes encore. Le mot de M. Rambaud a fait fortune : « Quand il naît en France un bataillon, et en Allemagne un régiment, il naît en Russie un corps d'armée ». Les dernières statistiques ont confirmé le fait et il ne semble pas que, d'ici à longtemps, un changement se prépare. Nous sommes bien loin du moment où le savant astronome français Chappe hasardait ses pronostics sur l'avenir de la Russie. Il arrivait la tête remplie de récits allemands sur l'immensité des plaines qu'il allait parcourir, sur les peuples innombrables qui s'y formaient et sur le danger que, grâce à eux, courrait un jour la liberté de l'Europe. Après avoir vu la Russie et une partie de la Sibérie, Chappe déclara que ces périls étaient imaginaires. Non seulement, à l'en croire, la Russie était trop pauvre pour nourrir un grand peuple, mais encore ce grand peuple ne pourrait jamais venir au monde; épuisés par la misère et les maladies contagieuses, les Russes étaient incapables de se multiplier; il était même douteux qu'il pût encore en subsister quelques-uns à la fin du XIX^e siècle ! La croissance prodigieuse de la population russe, simplement par l'excès des naissances sur les décès, ne commença qu'après 1815. Sans que les frontières aient presque changé, il y avait, en 1851, 67 millions; en 1858, 74 millions; en 1885, 108 millions de Russes. En supposant qu'il s'agisse là seulement d'une progression arithmétique, toujours égale à elle-même, il aurait fallu ne s'attendre, en 1897, qu'à un total de 120 millions. Or, le recensement du 18 janvier a démontré l'existence de 129 millions de Russes, qui sont maintenant plus de 130 millions. « Le peuple russe a plus que sextuplé, a-t-on dit, depuis le temps où Chappe pro-

phétisait sa fin prochaine¹ ». Cette progression continuera-t-elle? Si l'on trouve déjà, à Pétersbourg et à Moscou, des bourgeois qui n'ont qu'un ou deux enfants, la bourgeoisie russe, née d'hier, n'est qu'une goutte dans l'Océan. La Russie a cent et quelques millions de paysans qui n'ont pas le caractère ni la prudence du paysan français. Le moujik, outre qu'il ne songe pas au lendemain, sait qu'il trouvera toujours ailleurs des champs nouveaux. Si le XIX^e siècle a vu la colonisation de la Russie méridionale, le XX^e verra celle de l'Asie centrale et de la Sibérie. On a calculé que la zone de 100 kilomètres de large suivie dans toute sa longueur par le Transsibérien a la superficie de l'Europe centrale et qu'elle peut nourrir au moins 100 millions d'âmes; on peut calculer avec autant de précision quand ces habitants existeront. Ce sera l'affaire d'une soixantaine d'années. En 1910, en effet, le peuple russe aura atteint son cent cinquantième million, entre 1930 et 1940, son deux centième. Selon toute probabilité, à la fin du XX^e siècle, il y aura 300 millions de Russes.

La différence de densité entre la population de l'Europe occidentale et celle de la Russie va diminuant. Le dernier recensement, il est vrai, ne donne encore à la Russie d'Europe qu'une vingtaine d'habitants par kilomètre carré, alors que la France en a 71, l'Allemagne 91, l'Angleterre 122, la Belgique 200; mais, pour établir cette moyenne, on a dû tenir compte d'immenses régions désertes au Nord et au Sud. Dans les régions habitables, on obtient des chiffres très supérieurs : 35 à 40 dans l'ancienne Moscovie, 75 à 80 dans la plus grande partie du bassin du Dniéper. Au fur et à mesure des progrès de la population totale, on verra se développer la population urbaine, et, avec elle, d'une part les industries, de l'autre « les classes sociales dont la Russie a été privée si longtemps ». Déjà Saint-Pétersbourg a 1 276 000 âmes, Moscou 1 000 000; Varsovie en a 620 000. Après ces trois capitales viennent deux villes qui ont augmenté avec une rapidité quasi américaine : Odessa, 404 000; Lodz, 314 000. Après Lodz, viennent Riga (282 000), Kief (230 000) et douze villes de plus de 100 000 âmes (six de plus qu'en France). En vingt ans la population urbaine a

¹ M. Emile Hermant, *Journal des Débats*, 14 juillet 1897.

presque doublé ; Pétersbourg sera vite dépassé par Moscou, grâce à la position centrale de cette dernière et à son immense réseau de chemins de fer.

Ce qui frappe les démographes, c'est que le noyau de l'Empire, la Russie centrale et historique, séjour de la race grand-russe, s'accroît avec une lenteur relative, tandis que les gouvernements éloignés et « excentriques » se peuplent deux ou trois fois plus vite. L'ancien royaume de Pologne a gagné un million et demi d'habitants. A côté, des gouvernements petit-russes, anciennes provinces polonaises, ont gagné, ceux de Kief, d'Iékatérinoslav, de Podolie, etc., chacun 700 000 âmes ; celui de Volhynie, 800 000 âmes. Un accroissement à peu près semblable s'est produit dans le territoire des cosaques du Don. Plus au sud, les gouvernements du Caucase ont passé de 7 284 000 à 9 723 000 ; à l'est, ceux de la *steppe*, entre l'Oural méridional et l'Altaï, de 2 567 000 à 3 415 000 ; le Turkestan et le territoire transcasprien, de 2 759 000 à 4 175 000. La Sibérie n'a gagné que 1 400 000 âmes, parce que la colonisation en grand ne fait qu'y commencer.

Tous ces faits ont donné lieu à mainte prévision pour l'avenir ; les uns voient déjà les terres éloignées de Saint-Pétersbourg se dégageant de la centralisation pétersbourgeoise et formant même une fédération. D'autres répondent que la Russie a un noyau compact, la Moscovie, et une race maîtresse, la race grand-russe, assez forte pour maintenir les pays éloignés, sous un gouvernement lui-même très fort. D'autres enfin montrent que ce noyau perd son importance relative à cause du peuplement croissant des pays excentriques, des Oukraïny, et ils en concluent que l'axe de gravité de l'empire se déplacera sans doute vers le sud et l'est. Mais, avec les chemins de fer, le télégraphe et la centralisation bureaucratique, il est impossible de savoir ce qui adviendra. On peut seulement dire que la Russie sera un vaste champ d'expériences sociologiques.

Le régime de la famille et celui de la propriété y attirent déjà l'attention des sociologues. La théorie, soutenue par M. Westermarck, qui admet l'existence primitive d'une famille dont le père formait la base, est très contestée des sociologues russes, qui n'en trouvent pas la confirmation chez les indigènes de la Sibérie ou du Caucase. En bien

des endroits survit encore la famille patriarcale, le régime du clan et de la famille agrandie, dont les membres vivent dans une dépendance étroite du plus âgé ou *nabolschi*. Les rites nuptiaux, en Russie, gardent encore l'empreinte de cette période éloignée où la femme était enlevée de force à sa famille, échangée ou achetée.

La plus grande partie des provinces méridionales de la Russie a déjà passé au régime individualiste ; le gouvernement a même dû recourir à des ordres fort stricts et faire paraître de nouvelles lois pour empêcher les partages de propriété et la dissolution définitive de la famille patriarcale. Cette dernière lui paraît être, et non sans raison, dit M. Kovalewsky, « la base naturelle de ce régime soi-disant paternel que présente l'autocratie russe. » De plus, la famille patriarcale a un autre avantage non moins puissant aux yeux du gouvernement : c'est celui d'assurer le prélèvement des impôts et d'être, en ce sens, le premier anneau de cette « longue chaîne de responsabilités collectives qui, tenant l'individu lié tant à la famille qu'au village, le prive de toute liberté de locomotion ainsi que de toute initiative dans le domaine économique¹ ». A ce régime, qu'ont étudié à fond les ethnographes Efinsenko et Pachman, est dû le surplus de population dont souffrent quelques-unes des provinces et le manque de bras dans quelques autres.

Un des caractères les plus curieux des Slaves, c'est ce que certains appellent dédaigneusement l'esprit grégaire, par opposition à « l'individualisme anglo-saxon ou germanique », ce que d'autres appellent l'esprit d'association et même de socialisme. La tendance communautaire, déjà si visible dans l'institution du *mir*, ne l'est pas moins dans celle de l'*artel*, association coopérative d'un genre particulier. Tandis qu'en Angleterre tous les restaurants des voies ferrées sont tombés entre les mains d'une société puissante, en Russie, ils ont été monopolisés par une société de garçons d'hôtel russes et tartars, qui, après avoir mis de côté tous les pourboires, se sont constitués en *artel*, ont ouvert un restaurant, puis deux, puis des centaines, et aujourd'hui possèdent tous les restaurants des chemins de fer. A Lon-

¹ Voir les *Annales de l'Institut international de sociologie*, t. I, p. 33.

dres, deux ou trois grandes maisons ont monopolisé la vente des journaux et des livres dans les stations ; à Moscou, à Saint Pétersbourg, et dans les principales villes russes, les vendeurs ont su éliminer les intermédiaires, se constituer en *artel* et garder pour eux tout le bénéfice. Même histoire pour les portefaix et porteurs de bagages. Les maçons errants, les pâtres eux-mêmes ont su se constituer en associations communistes. M. Ferrero voit là l'originalité pratique du peuple russe, la preuve d'une énergie intellectuelle et morale qui l'empêche de se faire l'instrument du capitalisme. C'est aussi, chez ces illettrés, un souvenir de la vie patriarcale, entretenu par les communautés de villages. Enfin l'habitude d'être enrégimenté et gouverné est universelle. Elle a même abouti à l'organisation, par certains industriels, de véritables couvents de travailleurs. Le patron loge et nourrit ses ouvriers, leur fournit des réfectoires et des dortoirs, contenant chacun deux ou trois cents lits. Toute la vie de l'ouvrier est réglée au son de la cloche. C'est le « type militaire conventuel de l'industrie », c'est la réalisation du rêve des socialistes. Là même où les patrons n'ont pas, de leur propre autorité, institué des réfectoires, les ouvriers fondent pour leur propre compte des cénacles communs et conviennent de prendre leurs repas ensemble, comme les chrétiens de la première communauté. Pour quatorze kopeks par jour, un ouvrier peut ainsi se nourrir, et c'est une des causes qui font que les salaires peuvent être si bas, sans que le prolétariat meure d'inanition.

Tandis que la Russie politique, œuvre de Pierre le Grand, a près de deux siècles d'existence, la Russie industrielle, nouvelle venue dans le concert ou plutôt, comme on l'a dit, dans le conflit des pays producteurs, ne date guère que du règne d'Alexandre III ; mais elle embrasse les mêmes espaces immenses, possède d'inépuisables ressources et voit s'ouvrir devant elle les perspectives les plus séduisantes, et les débouchés les plus vastes. Quelle est sa situation présente ? où en est arrivé le développement de ses forces ? quelle part y ont prise, quelle part peuvent y prendre encore les capitaux étrangers ? c'est ce que M. Verstraete, consul de France, a étudié dans son livre sur la *Russie industrielle*. Son ouvrage, compte rendu d'une mission

officielle, nous montre le grand développement des industries minières et métallurgiques, la construction croissante des machines, l'extension des voies ferrées¹, le développement des industries textiles, les progrès des manufactures diverses et les efforts qui sont faits pour constituer une classe ouvrière et créer une main-d'œuvre habile en développant l'enseignement technique. Il montre aussi combien nous aurions tort de nous désintéresser des destinées économiques de la Russie, où le commerce allemand, puissamment organisé, représenté partout, écoule de plus en plus ses produits au détriment des nôtres. La lutte commerciale devient de plus en plus vive ; il importe de plus en plus que les industriels français suivent attentivement le sens et la vitesse du progrès dans les pays étrangers.

Le nombre des illettrés est encore beaucoup plus considérable en Russie que partout ailleurs. La Roumanie dépense 2 francs par habitant pour l'éducation primaire — la Roumanie, une création pour ainsi dire de la Russie. L'Italie dépense presque autant et l'Espagne 1 fr. 50. Et la dépense de la Russie pour le même objet, c'est 20 centimes. Nous avons cité à dessein des pays peu avancés. Si nous citions la Suède ou la Suisse, ce serait autre chose. Et les colonies anglaises ? Le Canada dépense 24 francs par tête !

Autres statistiques : Sur cent personnes, en Angleterre, 18 sont à l'école ; 18 aussi en Prusse ; 15 en Suisse ; 15 en Norvège ; 14 en Suède et en France ; 8 en Italie ; 5 en Bulgarie ; 4 au Portugal et 2 1/2 en Russie. Ainsi, la Russie est distancée du double par la Bulgarie — sa création la plus récente, là où, avant le passage des armées russes, l'homme était abruti par le joug turc.

Examinons maintenant les recrues. Les jeunes gens qui se présentent au service militaire en Saxe, en Bavière, en Bade savent pour ainsi dire tous lire et écrire. En Suisse, la proportion est de 99 p. 100, de même qu'en Prusse ;

¹ Les Russes construisent du côté de Samarkande des canaux ayant des centaines de kilomètres et accomplissent des travaux d'irrigation vraiment gigantesques dans un pays d'une fertilité extraordinaire. Si l'on y joint les travaux non moins gigantesques des voies ferrées, et des lignes de mille kilomètres, alors que le rayon de la terre est de dix mille, on aura l'idée de ce qui se prépare dans ce monde de peuples.

92 en Hollande ; 90 en France ; 58 en Autriche ; 48 en Italie et 43 en Espagne. Et en Russie, 21 ! Comment en serait-il autrement quand, alors que la Suisse consacre les 33 p. 100 de son budget à l'instruction, la Russie n'y consacre que le 4 p. 100.

En fait, la Russie dépense bien au delà de la somme désignée dans les statistiques ci-dessus pour l'instruction. Mais ce sont les budgets privés qui suppléent à l'apathie du gouvernement. Les municipalités, les communes, les assemblées provinciales, voire même les riches particuliers donnent avec un dévouement rarement égalé ailleurs. Et ils donnent le double de ce qu'alloue le gouvernement. En 1886 il n'y avait que 29,45 p. 100 des conscrits qui sussent lire, et leur nombre ne dépasse pas aujourd'hui 35 p. 100. Encore les conscrits appartiennent-ils à la portion la plus jeune, par conséquent la plus cultivée de la population masculine ; d'autre part, les écoles de garçons sont beaucoup plus nombreuses que les écoles de filles. Tout compté, la population capable de lire, en Russie, ne s'élève pas à plus de vingt millions. La Russie a fort peu de journaux, neuf cents seulement, dit M. Roubakine¹, sept fois moins que l'Allemagne, cinq fois moins que la France ; il ne faut compter le tirage, en Russie, des publications même les plus populaires que par dizaines de mille. Les livres sont extrêmement peu nombreux. On en a publié, en 1893, 7 722, à environ vingt millions d'exemplaires, ce qui fait un peu moins d'un volume pour six Russes ; encore ne peut-on se procurer facilement les livres. Dans les grandes villes, l'amateur russe trouve des librairies où acheter ce qu'il désire, « si la Censure en a permis la vente² ». En province, dans les villes de district, même dans les chefs-lieux de gouvernement qui ne sont pas des centres universitaires, l'achat d'un livre est compliqué. En 1887, il y avait en Russie 1 271 librairies ; la Sibérie et l'Asie centrale, deux fois grandes comme l'Europe, en possédaient 6, Pétersbourg 283, Moscou 177 ; il en restait 800 environ pour

¹ *La Russie qui lit*, Moscou, 1895.

² Il arrive à la Censure d'interdire des livres sur le *dynamisme* en croyant qu'il s'y agit de *dynamite*.

600 villes. M. Roubakine ne trouve, en 1887, qu'environ 600 bibliothèques publiques en Russie, plus de la moitié des villes n'en avaient pas. Je raconte l'histoire, qui s'est passée hier, de la bibliothèque de la ville d'Oural'sk, détruite par les tchinovniks qui étaient chargés de la garder : pendant l'hiver de 1888-1889, elle chauffa leurs poêles trois jours consécutifs. Les bibliothèques qui ont échappé à tous les périls sont pauvres en livres et font une concurrence peu efficace aux innombrables tables de jeu qui se dressent chaque soir dans toute la Russie. Elles ont pourtant leur public restreint, mais assidu, de tchinovniks, de marchands, d'artisans, de moujiks même. De tous les écrivains russes, c'est Tolstoï qu'on lit le plus ; après lui Tourguénief et Dostoïewski se disputent la seconde place. Quant aux traductions de langues étrangères, elles sont très demandées, surtout les traductions du français ; pour une œuvre allemande, les bibliothèques publiques en prêtent deux ou trois anglaises, douze ou quinze françaises. Mais que lit-on surtout ? Gustave Aymard, Ponson du Terrail, Xavier de Montépin, Paul de Kock, Ferdinand de Boisgobey. Dumas père occupe, sur la liste, un rang assez élevé, Zola y vient le dernier des Français, mais avant Cooper, Dickens et Walter Scott. M. Roubakine nous montre cependant les masses populaires s'éveillant peu à peu, se dégageant des préoccupations superstitieuses qui ont été pendant des siècles toute leur vie intellectuelle, appréciant l'instruction, recherchant les livres ; mais on comprend que dans l'ensemble, la Russie soit encore loin d'être, comme on dit, « éclairée ».

La statistique des crimes et celle des suicides en Russie offrent aussi un grand intérêt. Quand on compare le nombre des suicides dans tous les pays, il se trouve que le moindre nombre est chez les Slaves, chez les Russes surtout. Sur un million d'habitants on compte en Saxe 311 suicides, en France 210, en Prusse 133, en Autriche 130, en Bavière 90, en Angleterre 66 et en Russie 30. En prenant une longue série d'années, il se trouve que ce phénomène reste presque stationnaire en Russie, tandis qu'ailleurs, dans un même laps de temps, il augmente de 30 à 40 p. 100. M. Sikorski attribue le fait à la force morale qui permet au Slave de supporter bien des épreuves. La vérité est que le suicide

est un mal des civilisations avancées et peu croyantes. Quant à la criminalité, le nombre de condamnés pour homicide est, sur un million d'habitants, de 96 personnes en Italie, 55 en Espagne, 22 en Autriche, 15 en France, 10 en Russie, 9 en Allemagne, 6 en Angleterre. La Russie occupe donc un rang honorable, qu'elle doit en grande partie à ses croyances religieuses et à l'état relativement peu avancé de sa civilisation industrielle et urbaine. Ces heureuses conditions, on l'a vu, ne dureront pas toujours.

VII

L'AVENIR DE LA RUSSIE

I. — Les Russes, en somme, à les considérer dans leur ensemble, sont des primitifs soumis à des conditions de déséquilibre. L'énorme masse brachycéphale et touranienne dont le pays est constitué, représente, comme on l'a vu, une vieille couche de la race humaine, jusqu'ici la moins progressive, la plus passive et la plus inerte. En outre, cette couche n'est encore qu'imparfaitement civilisée. C'est à ce double titre que les Russes peuvent être appelés des primitifs. Mais, d'autre part, l'antique fond celto-slave a subi chez eux une dislocation qui l'a tiré de son équilibre. Les causes de ce phénomène sont à la fois physiologiques et psychologiques. C'est d'abord le croisement des races, produit par le mélange, que nous avons décrit plus haut, de sang finnois, de sang scandinave et de sang tartare. Le sang finnois, qui se manifeste surtout dans la Grande-Russie, était voisin du sang celto-slave, avec plus de solidité, de fermeté et de résistance ; le mélange, ici, n'a eu aucun inconvénient. Quant au sang scandinave, les Grands-Russes lui ont dû à la fois, comme nous l'avons montré, leurs qualités distinctives et leurs défauts. Il leur a donné l'esprit d'initiative, la hardiesse, la faculté d'organisation, l'énergie dominatrice ; mais, d'autre part, comme il n'est pas resté pur, il a contribué à rompre l'équilibre. Le croisement de la race blonde avec des races brunes très anciennes et non dégrossies a produit une désagrégation qui aboutit, chez les uns, à faire prédominer le premier des deux types,

chez les autres, le second. De là des Germains plus ou moins slavisés; des Slaves plus ou moins germanisés; chez les uns et chez les autres, l'unité primitive fait place à des contrastes, la stabilité à des changements et à des oscillations. En Pologne, le mélange a été plus notable encore et a eu des effets plus visibles.

Tous ceux qui ont pratiqué les Russes s'accordent à dire (comme nous l'avons vu plus haut) que, chez eux, le contraste est la loi : force et faiblesse, ténacité et plasticité, rudesse et douceur, insensibilité et bonté, indifférence et pitié, cruauté et générosité. D'où vient cette longue série d'anomalies et de contradictions ? Des deux facteurs essentiels : race, éducation. Les races germanique et slavo-finnoise sont encore en lutte chez le Grand-Russe, qui lui-même offre bien des oppositions avec le Petit-Russien et les Slaves du Midi ou de l'Ouest. L'éducation occidentale, greffée sur ces peuples d'Orient, a produit les autres contrastes. L'influence d'une civilisation très avancée sur des masses naturellement très attardées ne pouvait que contribuer à une rupture d'équilibre plus ou moins provisoire. Le nihilisme est le grossissement, dans un petit nombre de têtes, d'un phénomène général : contradiction entre des idées très modernes et des instincts très antiques. C'est l'analogie du trouble produit par les époques de transition, où les contraires sont aux prises. Toutefois, la masse celto-slave est restée si énorme dans le vaste empire de Russie, qu'elle échappe en son fond aux perturbations de surface ; celles-ci, plus visibles, attirent davantage l'attention, mais, en réalité, l'ensemble de la population russe est encore primitif, composé de la race qui, jusqu'à présent, s'est montrée la plus semblable aux populations immobilisées de l'Orient. Seulement, cette masse est sous l'empire du Grand-Russe.

On s'est demandé si certaines qualités qui, en elles-mêmes, sont des signes d'infériorité et parfois même appartiennent à la psychologie des peuples barbares, ne peuvent pas, unies à l'intelligence cultivée, à la capacité de travail, à une imagination grandiose, à l'élan et à la persévérance de la volonté, devenir des vertus, centupler la puissance d'un peuple. M. Ferrero va jusqu'à croire que les races à caractère déséquilibré, comme les Russes, ont par cela même

une supériorité. Nous ne pensons pas que la perte de l'équilibre soit bonne en elle-même ; ce qui est vrai, c'est que certaines formes de volonté ou de sensibilité encore un peu sauvages peuvent être des forces naturelles au service de l'intelligence, tandis que les intellectuels purs, trop souvent, ne savent pas vouloir. La civilisation élargit toujours et affine l'intelligence, elle énerve parfois la volonté : le mal des civilisés est l'« aboulie ».

Des universités construites et ordonnées comme des casernes, la religion devenue une branche de la bureaucratie, la bureaucratie enrégimentée, disciplinée, vêtue d'uniformes comme une armée, le simple collectivisme patriarcal renouvelé et compliqué, sous la protection de la plus despotique des administrations et du plus jaloux des cultes, le capitalisme industriel prêt à acquérir une puissance souveraine dans l'ordre économique, mais tremblant devant le dernier des fonctionnaires, un mélange invraisemblable de penchants slaves, de traditions tartares, d'influences byzantines, d'imagination sans équilibre et de tendances utilitaires, voilà le *mirabile monstrum* que nous a décrit éloquemment M. Ferrero, et qui finit par lui laisser, pour l'avenir de l'Europe, un sentiment de vague épouvante.

II. — Les historiens et sociologues ont posé cette loi : le pouvoir accordé au gouvernement central est le résultat direct de l'insécurité politique d'un pays. La Russie en a fait l'expérience, tant qu'elle a été exposée aux invasions. Aujourd'hui, c'est plutôt elle qui menace ses voisins barbares. Elle jouit d'une sécurité extérieure plus grande que celle d'aucun autre peuple d'Europe. En cas de guerre générale, l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie pourraient avoir à combattre sur deux côtés de leurs frontières, la Russie sur un seul. « La Russie ne peut être enveloppée. Pour cette raison, et grâce à l'immense étendue de son territoire, elle est, pour ainsi dire, impossible à conquérir¹ ». Mais, si la Russie est à l'abri du dehors, elle reste exposée à des divisions au dedans. De plus, un gouvernement fort survit à la cause même qui l'a motivé. Enfin, beaucoup de Russes, en province, transportent en politique le mysticisme

¹ Novicow, *Ibid.*, p. 392.

et « l'indéfini intellectuel » ; leur faculté d'analyse est très faible. De là leur idéal : — Un souverain père de ses sujets, gouvernant bien en conséquence de son amour pour eux et du sentiment de son devoir ¹. Un autocrate seul peut s'occuper, selon eux, des intérêts du peuple, parce que seul il n'a pas d'intérêts contraires à ceux du peuple, aucune tentation de *do ut des*.

En Russie comme ailleurs, l'orgueil national est très développé. Les Russes sont très fiers de leur puissance, de leur religion, de leur langue ². Ils se flattent, dit M. A. Leroy-Beaulieu, de résoudre les problèmes qui s'agitent stérilement chez nous ; ils croient avoir « le secret de la régénération morale et politique de l'Europe et du monde chrétien ». Il y a des occidentaux qui se rangent à leur opinion. Le génie slave étant doux, sociable, subtil et croyant, il sera dans l'avenir, nous dit M. de Montégut, le génie de la fraternité, comme le génie celtique fut celui de l'égalité, le germanique, celui de la liberté. Formule bien douteuse ! Ce qui est incontestable, c'est que le peuple russe a un grand avenir. S'il paraît, dit encore M. Leroy-Beaulieu, manquer de quelques-unes « des plus hautes et des plus fines qualités dont s'honore l'humanité, » il a celles qui donnent la puissance et la grandeur politique ; « une énergie flexible est le principal trait de son caractère, le sens pratique est le trait dominant de son esprit, la résignation et la persévérance sont ses deux principales vertus ». Selon le même observateur, si pénétrant et si impartial, nul peuple n'est moins sujet que le russe

¹ *Ibid.*

² Lomonosof, dans la préface de sa *Grammaire russe* (Moscou, 1855), écrit : « Dominatrice d'un grand nombre de langues, la langue russe, non seulement par l'étendue des espaces où elle règne, mais aussi par sa propre expansion et par sa richesse, est grande devant toutes celles de l'Europe. Charles-Quint, empereur des Romains, avait coutume de dire qu'il faut parler espagnol avec Dieu, français avec ses amis, allemand avec ses ennemis, italien avec les femmes, mais, s'il avait connu la langue russe, il aurait certainement ajouté qu'on peut la parler avec tous. Car il aurait trouvé en elle la majesté de l'espagnol, la vivacité du français, la force de l'allemand, la délicatesse de l'italien et, en outre, la richesse, la concision pittoresque du grec et du latin. La vigoureuse éloquence de Cicéron, la gravité grandiose de Virgile, l'agréable élégance d'Ovide ne perdent rien dans la langue russe. Les plus délicates conceptions de la philosophie, les qualités et les métamorphoses les plus variées de la nature, les phénomènes du monde moral trouvent dans notre langue des mots pour les exprimer. »

à de subits entraînements, « aucun ne s'éprend moins de chimères, quelque nobles et brillantes qu'elles soient », aucun n'est moins porté à se faire « le champion d'une idée », le chevalier « d'une cause désintéressée ou d'une nation malheureuse ». Quand la politique russe a eu de ces airs de naïve générosité, en 1814 en France, en 1849 en Hongrie, M. Anatole Leroy-Beaulieu attribue le fait aux souverains et à quelques calculs plus ou moins réfléchis de la politique. « Avec une grande ambition matérielle et morale pour son pays, le Russe a l'esprit net, ennemi des aventures et des risques ; sachant se rendre compte de la force d'autrui et de ses propres faiblesses, il aime à ne rien compromettre et à marcher sûrement ! » Il a des sympathies et des antipathies nationales, mais « ne se laisse conduire ni par les unes ni par les autres, et personne ne peut compter sur son appui ou son alliance, à moins qu'il n'y ait un intérêt bien sûr et un profit bien direct ».

III. — Le panslavisme est né d'une réaction contre l'habitude qu'avait prise la Russie d'admirer et d'imiter les occidentaux qui avaient été ses éducateurs et ses maîtres. Les panslavistes découvrirent que, tout au contraire, la Russie était « entièrement différente du reste de l'Europe, et supérieure¹ ». Les deux grandes raisons de supériorité mises en avant sont, paraît-il, la propriété commune qui existe encore en Russie et l'autocratie qui y règne. Pas de prolétaires, prétendent-ils, chacun possède un lopin de terre. En outre, les autocrates russes ne sont pas, comme le furent les conquérants du reste de l'Europe, des guerriers germains ; Francs fondant le royaume de France, Angles celui d'Angleterre, Visigoths celui d'Espagne : Rurik et ses compagnons n'étaient pas des conquérants, ils reçurent une invitation des citoyens de Novgorod ! Grâce à cette merveilleuse exception, les autocrates russes se trouvèrent en rapport d'amour avec leur peuple, au lieu d'être en rivalité avec lui comme les autres rois de l'Europe. « Un autocrate russe qui n'aurait pas souci du bien de son peuple, disent les panslavistes, serait une contradiction ». Conséquence : tout va pour le mieux sous le meilleur des

¹ Novicow, *Ibid.*, 396.

pères et la Russie n'a plus qu'à faire régner le même bonheur dans toute l'Europe, en la conquérant. Les esprits libéraux et positifs, répondent naturellement que, dans le fait, le souverain absolu ne fait rien par lui-même, qu'il doit déléguer son pouvoir à une immense collection de fonctionnaires, lesquels ne se conforment nullement à ses paternels desseins, etc.¹. Mais écoutez M. Podénowitzet, procureur du Saint Synode, un des plus hauts dignitaires de l'Empire, qui posséda une si grande influence sous le règne d'Alexandre II et en a conservé une partie sous Nicolas II ; il écrit dans ses *Questions religieuses, sociales et politiques*, publiées à Paris², que, si tous les représentants du peuple étaient des saints, le régime parlementaire serait le meilleur de tous ; comme, au contraire, les représentants du peuple sont d'une moralité plus que douteuse « le régime parlementaire est le pire de tous ». M. Novicow a retourné en vain l'argument contre la monarchie absolue : « Si tous les fonctionnaires payés par le souverain étaient la perfection même, l'aristocratie serait le meilleur de tous les gouvernements. M. Podénowitzet croit-il donc que le Saint-Esprit descend sur chacun de ces fonctionnaires comme il est descendu sur les apôtres ? » M. Novicow reste une exception dans son pays ; le procureur du Saint Synode représente la majorité.

La marche envahissante de la Russie, orgueil des panslavistes, est un fait indéniable, et tous les obstacles qu'on a essayé d'y apporter ont échoué. Lorsque, après avoir brisé la résistance des Turcs, l'armée russe s'apprêtait à franchir la dernière étape qui la séparait de Constantinople, un ordre du tsar, hiérarchiquement transmis, vint brusquement arrêter ce bel élan et enjoindre de rebrousser chemin. La Russie victorieuse s'était heurtée, aux portes mêmes de Constantinople, à une coalition formidable. Ayant ainsi acquis, par expérience, la certitude que la conquête de Constantinople, ce rêve traditionnel légué par le tsar Pierre le Grand, n'était décidément pas « réalisable pour le moment », les hommes d'Etat russes se tournèrent vers l'Asie. Un Russe, M. de Zenzikoff, mon-

¹ M. Novicow, *Ibid.*

Librairie Baudry, 1897.

trait récemment cette orientation nouvelle. La Russie, remarque-t-il, dédaigne l'Afrique, qui conviendrait peu au tempérament et aux aptitudes de ses habitants, plus à l'aise dans une contrée froide. L'Asie, au contraire, est à la porte de la Russie, qui peut s'y étendre librement sans y rencontrer de rivalités par trop redoutables. Cette partie du globe, dont les conditions climatériques sont si particulières, ne convient pas aux autres races blanches et, partant, ne les attire guère. Maîtresse absolue déjà de toute la Sibérie, la Russie tient sous sa domination un vaste territoire de plus de 14 millions de kilomètres carrés, représentant le quart de l'Asie et dépassant d'une fois et demie l'étendue du continent européen tout entier. Ajoutez les possessions russes en Asie centrale, qui s'étendent jusqu'aux frontières de l'Afghanistan et de la Perse. Empire le plus vaste du globe, comprenant une grande partie de l'Europe orientale et tout le nord de l'Asie, la Russie ne devrait plus, semble-t-il, chercher à s'agrandir : on est porté généralement à blâmer ses convoitises, qui paraissent insatiables. Selon M. de Zenzikoff, comme selon la plupart des Russes, ce raisonnement est erroné ; et voici les raisons qu'on en donne. Elles méritent d'être connues et méditées en France.

« La vaste superficie occupée par les possessions russes en Europe présente malheureusement, dans son ensemble, trop de non-valeurs, dues aux conditions climatériques peu favorables et à l'infertilité du sol de plusieurs régions, vouées fréquemment, de nos jours encore, à la famine. Si quelques rares provinces russes sont de véritables greniers d'abondance, beaucoup d'autres, la majorité malheureusement, souffrent de l'inclémence de leur ciel. La population de ces régions inhospitalières, lasse d'endurer une existence de misère perpétuelle, désireuse de se soustraire aux impôts trop lourds qui l'écrasent et aux prestations multiples qui l'exaspèrent, n'aspire qu'à un exode collectif » et est prête à quitter ses foyers sans attrait, pour aller tenter la fortune ailleurs ». « Cet état de détresse des paysans russes est d'autant plus navrant que toute initiative pour en sortir fait totalement défaut à ces descendants directs de serfs, non habitués encore à compter sur leurs propres forces et incapables de se passer d'un appui quelconque. »

M. de Zenzikoff nous montre, et nous l'avons nous-même montré tout à l'heure, la plupart des Russes comme ignorants, superstitieux, fatalistes : ces humbles manquent entièrement d'énergie et, jugeant toute lutte inutile, se laissent aller à la dérive, ne fondant leurs espérances que sur le hasard. « Et ce sont des êtres aussi lamentables qui doivent apporter la plus forte quote-part au budget de la Russie, dont les impôts agraires représentent la meilleure ressource ! Il n'y a donc rien de surprenant que, pour équilibrer ce budget chancelant, le gouvernement russe soit obligé de tenir la main à ce que la rentrée des « podati » (impôts) se fasse régulièrement ». M. de Zenzikoff nous fait le tableau des « tchinovniki » chargés du recouvrement, se voyant forcés, sous peine de destitution, de redoubler de zèle, pourchassant les malheureux « moujiks » avec la dernière rigueur et les mettant sur la paille. Lors des mauvaises récoltes, quand les poursuites dirigées par le fisc viennent achever la ruine de toute une région contribuable, le trésor de l'Etat devient la première victime de la férocité des hommes de loi : la poule aux œufs d'or ne pouvant plus pondre, se transforme en une lourde charge pour le gouvernement. Celui-ci, menacé de voir se tarir la source de ses revenus, se décide enfin à intervenir. Indépendamment de secours provisoires accordés alors aux paysans cruellement éprouvés, l'Etat cherche à les remettre sur pieds, à faire quelque chose pour eux, qui puisse relever leur courage et leur infuser l'énergie nécessaire pour la lutte. Dans cette situation critique, la désertion d'un pays d'origine si peu hospitalier apparaît comme le meilleur remède : un exode vers les contrées plus favorisées par la nature s'impose. « Or, les pays de cocagne, fort rares partout ailleurs, n'existent pour ainsi dire pas en Russie d'Europe, dont les provinces les plus florissantes, étant trop peuplées, ne sauraient d'ailleurs être utilisées pour la répartition de la population des régions besoigneuses¹. »

Il fallait donc chercher ailleurs. On songea naturellement à la Sibérie, immense contrée vierge non peuplée, où la rigueur extrême du climat est compensée par la

¹ B. de Zenzikoff. *Orientation de la politique russe*. Revue politique et parlementaire, 10 déc. 1901.

fécondité de la terre, non encore épuisée. Jouissant de la réputation, quelque peu surfaite, d'un « paradis terrestre », la Sibérie a toujours « fasciné les paysans russes ». Ils commencèrent à y immigrer dès l'année 1590 : le premier appel fut fait par le gouvernement aux agriculteurs des provinces russes, limitrophes de la Sibérie, désireux de s'y installer. Quelques chiffres donnent une idée exacte de l'extension que le mouvement d'émigration a prise dans la période des derniers vingt ans. De 1880 à 1892, près d'un demi-million de Russes ont immigré en Sibérie. De 1893 à 1899, grâce au Transsibérien, un million d'individus environ vinrent grossir la population sibérienne, qui comptait, en 1897, 8 188 368 habitants.

De tout temps, le gouvernement russe favorisa paternellement la colonisation de la Sibérie, mais c'est surtout à partir de 1860 qu'il s'appliqua à l'encourager par tous les moyens, pour les deux raisons suivantes, que M. de Zenzikkoff met en lumière : 1° l'abolition du servage, décrétée par l'oukase de l'Empereur Alexandre II, en 1861, nécessita le partage de terres entre les paysans libérés et, lors de ce morcellement, les lots attribués à chacun d'eux s'étant trouvés insuffisants pour les faire vivre, le gouvernement se vit obligé de leur offrir, en compensation, des terrains d'une plus grande étendue en Sibérie et même de les aider à s'y installer ; 2° l'annexion à la Russie des provinces de l'Amour et de l'Oussouri, que la Chine lui céda en vertu du traité signé à Pékin en 1860, rendit le peuplement de ces contrées indispensable au point de vue stratégique, et le gouvernement s'efforça d'y attirer quelques colons en leur octroyant maints avantages exceptionnels (100 déciatines de terre par famille, la libération de tous les impôts et prestations pendant vingt ans, etc.) Renonçant définitivement à tout projet de conquête en Europe après l'avortement de sa tentative pour s'emparer de Constantinople, la Russie concentra donc toute son action en Asie et, dès ce moment, l'orientation de sa politique démontre nettement ses tendances à devenir une puissance asiatique. Pour assurer la réussite de ses projets, il lui fallait d'abord « s'établir solidement en Sibérie, dont la population clairsemée n'offre pas un rempart suffisant à l'invasion des races jaunes, qui se pourrait produire à un moment donné ». La nécessité de bien peupler les

régions confinant à la Chine se présentait donc en premier lieu. L'extrême éloignement de la Sibérie ayant toujours été le principal obstacle à sa colonisation, la construction d'un chemin de fer, qui la rapprocherait de la métropole, s'imposait impérieusement et l'idée du Transsibérien « hantait tous les esprits d'élite depuis 1860 au moins ». Mais la somme nécessaire à l'exécution de ce projet colossal, faisant complètement défaut, surtout « après la guerre avec la Turquie, si préjudiciable aux finances russes », on remettait toujours la chose à plus tard. Cependant les intérêts primordiaux de l'influence russe en Extrême-Orient exigeaient la réalisation immédiate de ce projet dispendieux. C'est pourquoi, dès son avènement au trône, le tsar Alexandre III s'intéressa vivement à la question vitale du Transsibérien, qui amena l'emprunt français et l'entente avec la France¹.

¹ Il n'y a guère dans toute l'Europe, dit M. de Zenzikoff, que trois marchés financiers pour la négociation de gros emprunts : ce sont les marchés de Paris, de Londres et de Berlin. « Pressentis au sujet de cette opération, les banquiers anglais et allemands exigèrent naturellement la garantie morale de leurs gouvernements respectifs. Peu soucieux de contribuer à la prospérité d'une puissance rivale, ces derniers se gardèrent bien d'encourager les démarches de la Russie et lui refusèrent leur appui, si faible qu'il fût, considérant avec raison que l'on ne doit jamais donner des verges pour se faire fouetter. » Après ce premier échec, d'ailleurs prévu, la coopération rêvée de trois marchés puissants devenant irréalisable, tous les efforts de la diplomatie russe se concentrèrent sur la France.

« Pour s'assurer ses bons offices, il fallait nécessairement trouver quelque chose à offrir en compensation : l'idée de conclure une alliance avec la République française hanta les diplomates russes, dont l'action s'orienta immédiatement dans ce sens.

« Commencés sur un terrain purement financier, les pourparlers élargirent bientôt leur rayon d'action et revêtirent enfin un caractère nettement politique pour aboutir à l'entente franco-russe, dont tout le monde profita largement, n'en déplaise à ses détracteurs à courte vue. »

Une fois en possession des milliards si généreusement souscrits en France, on a pu enfin s'occuper de la construction du Transsibérien. Considérée comme but final, cette entreprise colossale mériterait d'être traitée de folie inconcevable; envisagée comme moyen à longue portée, elle fait honneur à l'habileté de ceux qui dirigent la politique russe. En effet, l'utilité pratique immédiate du Transsibérien apparaît douteuse « à tous ceux qui connaissent à fond la Sibérie, pays inhospitalier par excellence, où tout semble comploter contre le bonheur de l'homme. » Il est indéniable que le Transsibérien deviendra un jour une excellente affaire qui rapportera gros à la Russie, mais, « en attendant ce jour bien lointain, que de tracas lui causera ce véritable ogre, mangeur insatiable de milliards ! » M. de Zenzikoff évalue à deux milliards la somme déjà dépensée, et ce n'est pas fini.

« Ne pouvant être d'une utilité pratique immédiate, le chemin de fer de Sibérie ne devait répondre, pour l'instant, qu'aux besoins exclusivement politiques : n'étant pas un but, mais un simple moyen pour faciliter l'exécution

Devenue aussi forte que jamais en Europe, incompara-

des plans grandioses conçus par la diplomatie russe, en vue de s'emparer de la Mandchourie, ce long réseau, stratégique avant tout, vient de rendre à la Russie des services considérables en Extrême-Orient.

« Tout imparfait qu'il soit, le Transsibérien contribua puissamment aux succès russes, assurés par le transport accéléré de troupes et de munitions, et c'est tout ce qu'on exigeait de lui pour le moment. »

M. de Zenzikoff ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté merveilleuse que déploya la diplomatie russe pour circonscrire la Mandchourie avant sa conquête définitive, singulièrement facilitée par tous les travaux d'approche antérieurs, qui simplifièrent la besogne de l'armée. Profitant adroitement, en 1860, de la détresse profonde où se trouvait la Chine, écrasée par la coalition franco-anglaise, la Russie s'empara tout d'abord, sans coup férir, des provinces de l'Amour et de l'Oussouri, limitrophes de la Mandchourie. « Ayant tout intérêt de voir s'affaiblir les forces des deux races jaunes, ses seules rivales en Extrême-Orient, la Russie, soucieuse de ménager ses propres forces, se garda bien d'entrer en lutte ouverte avec elles et, pour arriver à ses fins, se servit habilement de discordes, assez fréquentes, entre les Chinois et les Japonais, pour « pousser ces deux peuples voisins à une guerre meurtrière, qui épuisa leurs forces. »

« Une fois la Chine à terre, la diplomatie russe s'empressa d'intervenir au moment opportun pour lui offrir ses bons offices moyennant de larges compensations, bien entendu.

« C'est ainsi que, profitant, pour la deuxième fois, d'une détresse de la Chine, les Russes obtinrent, toujours sans coup férir, la cession de Port-Arthur et de Dalienwan, ainsi que la concession du chemin de fer de l'Est Chinois, traversant la Mandchourie de l'Ouest à l'Est, et descendant par une ligne d'embranchement au Sud du pays jusqu'à Port-Arthur.

« Dès ce moment, la Mandchourie se trouvait prise dans une immense toile d'araignée, patiemment tissée par la diplomatie russe, qui s'appliqua pendant quarante ans à ourdir sournoisement les mailles savantes, destinées à envelopper la proie convoitée.

« Comprenant enfin leur énorme bétise, les Chinois se révoltèrent, se débattirent violemment, mais hélas ! il était déjà trop tard : tels des flots en fureur, brisant tout sur leur passage, les forces russes submergèrent rapidement la Mandchourie, en s'y introduisant par les quatre points cardinaux, de la manière suivante :

« L'armée de la Transbaïkalie, formée près de Tchita, fit son irruption par le côté ouest de la Mandchourie et, passant la frontière au village Nagadan, se dirigea sur Khaïlar, son premier objectif, d'où elle poussa plus tard jusqu'à la ville de Tsitsikar. » On sait, malheureusement, avec quelle férocité se conduisirent les troupes encore sauvages de la Russie et à quels massacres gratuits elles se livrèrent, malgré les intentions humanitaires et pacifiques du tzar.

« Deux autres armées envahirent la Mandchourie par le Nord, l'armée de Blagovestchensk et celle de Khabarovsk.

« La première, après s'être emparé d'Aïgoum, une ville mandchoue fortifiée, occupa Mergen et rejoignit, plus tard, les forces de la Transbaïkalie à Tsitsikar.

« Les troupes de Khabarovsk, concentrées à la « Stanitza » Mikhaïlowo-Simenovskaïa, située à l'embouchure du Soungari, remontèrent ce fleuve jusqu'à Kharbine, où ils firent leur jonction avec les colonnes parties de Vladivostok, ville située à l'est de la Mandchourie. »

Pourquoi ? Voici, selon M. de Zenzikoff, le mot de l'énigme :

« La conquête de la Mandchourie ne saurait satisfaire qu'à moitié les am-

blement plus puissante qu'autrefois dans l'Asie centrale, la

bitions de la Russie, car, pour lui devenir profitable, cette conquête doit être complétée par celles de la Mongolie et de la Corée. »

Il reste à savoir maintenant de quelle utilité ce triomphe sera pour la prospérité de la Russie, « atteinte par une extensiomanie excessive qui l'aveugle et lui fait trop oublier le sage avertissement du proverbe : Qui trop embrasse, mal étreint ». Ce n'est pas tout de conquérir un pays, il faut lui donner une organisation apte à accroître sa prospérité, de manière à en tirer tout le profit possible. Sous ce rapport, M. de Zenzikoff reconnaît qu'on a « des preuves concluantes de l'incapacité des Russes à mettre en valeur les territoires conquis. »

« Ainsi, par exemple, la province de l'Amour, si florissante jadis, fut ruinée en 1650, par les bandes de Cosaques indépendants, ces véritables brigands, dont l'invasion obligea les Daoures, habitants paisibles et laborieux de la contrée, à aller habiter les bords de la rivière Nonni, en Mandchourie, sous la protection de la Chine.

« Depuis cet exode collectif de la population aborigène, le pays ne retrouva plus jamais la prospérité de jadis et son annexion définitive à la Russie, en 1860, lui fut plutôt préjudiciable. »

M. de Zenzikoff conclut que, envisagées comme moyen stratégique propre à prémunir les possessions asiatiques russes contre la future invasion chinoise, les conquêtes de la Mandchourie et de la Mongolie seront d'une utilité incontestable, mais il se demande quels pourraient bien être les avantages mercantiles que la Russie compte en tirer ?

« L'industrie et le commerce russes, étant encore à l'état embryonnaire, ne souffrent nullement de la crise de la surproduction et, partant, ne recherchent point de débouchés au dehors.

« On conçoit aisément qu'étouffées par un trop plein de leur population et accablées du lourd poids de leur surproduction, les autres puissances fassent l'impossible pour se créer, au delà des mers, des colonies destinées à servir de déversoirs, mais que pourrait bien exporter la Russie en Extrême-Orient ?

« Les quinze millions d'habitants qui composent la population essentiellement hétérogène de la Mandchourie ne se laisseront assurément pas assimiler aussi aisément que les peuplades sauvages des Kirghizes nomades des steppes asiatiques, et la russification de cette contrée fertile et industrielle sera d'autant plus difficile que l'élément russe y manquera forcément : n'arrivant pas à peupler les immenses déserts de la Sibérie, la Russie ne peut certes pas avoir la prétention de coloniser la Mandchourie, dont la population est déjà suffisamment dense pour l'espace relativement restreint dont elle dispose. »

Une conclusion s'impose à M. de Zenzikoff :

« Après avoir dépensé des milliards pour réaliser son double rêve, la Russie ne pourra tirer aucun profit *immédiat* ni du Transsibérien, ni de la conquête de la Mandchourie, deux entreprises colossales encore inachevées, qui, avant de devenir productives, réclameront un certain temps et beaucoup... énormément d'argent. » (*Ibid.*) Toutes ces considérations sur l'avenir sont assurément mêlées d'une part d'hypothèse ; mais elles n'en sont pas moins propres à nous éclairer sur la marche de la Russie, sur le caractère de ce peuple, sur ses visées, sur ses ambitions, sur la nécessité, pour les autres peuples, de ne jamais se départir de la plus constante prudence et de ne pas s'abandonner à des rêves idéalistes. N'oublions pas non plus que l'Angleterre vient de s'unir au Japon contre la Russie et contre nous. L'or anglais travaille la Russie à l'intérieur même, avec l'espoir d'y provoquer des révolutions et jacqueries.

Russie n'en convoite pas moins des ports dans le golfe Persique aussi bien que dans les Dardanelles. Le chemin de fer transsibérien mettra les marchés chinois à quelques jours de l'Europe ; ce fait exercera sur la situation économique et politique de l'ancien continent une action qu'il est difficile de calculer et d'apprécier. La force d'expansion des peuples est aussi incoercible que celle des gaz. Peuple jeune et puissant, le Slave a nécessairement des ambitions illimitées ; il reconnaît lui-même que sa vraie mission est de civiliser l'Asie, mais, jusqu'à présent, il n'a pu s'empêcher de subir l'attrait de la vieille Europe, d'y placer son centre de gravitation et ses rêves de gloire. Les Russes sont tous, au fond, panslavistes ; ils se voient déjà maîtres de l'Europe, pour son bien¹. Déjà, comme on le sait, l'Europe devient spontanément celto-slave par la croissante prédominance des têtes larges et des couleurs foncées ; si le panslavisme politique venait un jour se joindre à cette transformation typique, il est douteux que l'Europe gagnât par l'absorption complète de cette race dolicho-blonde à laquelle elle a dû sa grandeur. C'est dans les ambitions européennes de la Russie qu'est le danger : il ne faut pas que « la fenêtre ouverte par Pierre le Grand sur l'occident » aboutisse à faire de l'Occident même une province russe. D'une part, la défaite de la Russie par les Allemands entraînerait la nôtre et nous mettrait aux pieds de l'Allemagne ; d'autre part, vainqueur de l'Allemagne, le peuple russe annulerait l'Autriche et aurait la France même, son alliée, sous sa réelle dépendance. Bientôt maître de Constantinople, il envelopperait, comme d'un bras repley, l'Asie Mineure, le canal de Suez, la Méditerranée.

Au point de vue économique, la Russie fait avec nous un vaste assez de commerce pour que le gain réalisé par ses exportations en France lui permette de rémunérer les capitaux français si largement engagés à son service ; mais pour le reste, notre alliée reste tributaire de l'Empire germanique. Ce sont donc surtout des raisons politiques qui rapprochent France et Russie. Ce rapprochement, opéré depuis Cronstadt, a et ne peut avoir qu'un caractère essentiellement pacifique. Son but est le maintien de l'équilibre par

¹ *La Russie industrielle*, par M. Maurice Vestraete, consul de France.

deux contrepoids à la Triple alliance aux deux extrémités de l'Europe. Mais, faire fond sur une entente qui ne serait que de pur sentiment ou de pure sympathie, ce serait s'exposer à de cruelles déceptions. Le concours de la Russie, dans la politique européenne, est assurément des plus nécessaires pour nous; mais nous ne pouvons compter, pour l'obtenir aux heures décisives, que sur la confiance par nous inspirée, sur la grandeur et la valeur européenne de notre cause, enfin et surtout sur une communauté réelle d'intérêts. N'oublions pas non plus que nos rivaux font tout ce qu'ils peuvent pour détruire ou pour paralyser la double alliance; n'oublions pas qu'une révolution de palais est toujours possible en Russie, que les puissances qui y sont intéressées y travaillent par tous les moyens, qu'un changement de Gouvernement et de régime pourrait entraîner un changement de politique, sans parler de l'embarras des finances russes qui pourrait entraîner des désastres économiques. Bref, tout en nous appuyant sur les autres tant qu'il sera possible, nous devons chercher en nous-mêmes et dans notre force propre notre véritable appui.

Rien n'est plus hasardeux que le métier de prophète. Ceux mêmes, ceux surtout qui font de la politique leur occupation sont souvent les plus incapables de prévoir l'avenir, à moins qu'ils ne soient de profonds psychologues. Ce qu'on peut dire, c'est que la psychologie des peuples aboutit à cette conclusion : la politique, à notre époque, ne saurait encore être dirigée par des idées de fraternité entre les nations; elle doit s'appuyer sur l'idée de justice et, par cela même, sur l'intérêt national dans les limites de la justice. Efforçons-nous donc, si nous voulons éviter les mécomptes, de mettre toujours d'accord les raisons de droit et d'utilité avec les raisons de sentiment; et surtout ne nous imaginons pas que, si jamais nous commettons quelque imprudence ou quelque folie (comme cela nous est tant de fois arrivé), un grand peuple ami aurait la naïveté de nous suivre. Si la libre Angleterre est tout naturellement indépendante dans son île et sur les mers, la Russie autocratique n'est pas moins naturellement indépendante en son immense continent, situé aux confins de notre monde civilisé. Son aide, d'ailleurs, ne pouvant être que très tardive, ce serait une

grave imprudence de compter sur autrui et de ne pas compter sur soi. Le peuple français est tellement porté aux excès de confiance, il se laisse si facilement entraîner dans sa politique par les grands espoirs, qu'on ne saurait trop lui rappeler combien l'avenir est douteux, l'appui des peuples précaire, l'équilibre européen plus que jamais indispensable, la paix plus que jamais nécessaire, la sagesse et la discipline commandées, la force militaire toujours précieuse, la justice et la prévoyance seules sûres.

LIVRE VII

ESQUISSE SOCIOLOGIQUE DU PEUPLE FRANÇAIS

Le tableau que nous venons de présenter des peuples européens ne serait pas complet si, en terminant, nous ne disions quelques mots de notre propre pays et de ce qui le caractérise en présence des autres peuples. Nous nous placerons surtout au point de vue sociologique, — point de vue d'autant mieux justifié, quand il s'agit de la France, que c'est la nation la plus socialisée, je veux dire celle où les éléments sociaux ont fini par dominer le plus les éléments ethniques et même psychiques. Néanmoins, malgré cet aspect plus spécialement social sous lequel nous voulons examiner le peuple français, nous serons obligé de rappeler, à l'occasion, quelques-uns des résultats psychologiques auxquels nos précédentes études nous avaient amené¹.

I

LA SOCIABILITÉ EN FRANCE

Il y a des races d'hommes, comme d'animaux, plus ou moins sociables par nature, selon les capacités et instincts

¹ Une importante revue américaine, *The International Monthly*, nous ayant demandé récemment une étude sur l'esprit français, nous avons écrit les pages qu'on va lire ; malgré nos travaux antérieurs sur des questions connexes, elles offriront encore, nous l'espérons, quelque intérêt aux Français mêmes. On remarquera que nous avons insisté plutôt (comme nous l'avons fait en ce livre pour les autres peuples) sur les bons côtés du caractère national, non pour inspirer aux Français le contentement d'eux-mêmes, mais pour leur rappeler l'idéal que notre nation ne doit jamais mettre en oubli.

qui les caractérisent. La sociabilité est fondée avant tout sur la sensibilité et l'intelligence. Sa base sensitive, comme nous l'avons fait voir dans notre *Psychologie du peuple français*, est la facilité de sympathie, qui permet d'éprouver rapidement en soi le contre-coup des sentiments d'autrui. Cette facilité elle-même présuppose une sensibilité ayant pour triple caractère la vivacité, la mobilité et l'expansion. Ces trois caractères, nous les avons retrouvés depuis l'origine chez les Français. La sensibilité à réaction prompte et intense tient elle-même au tempérament sanguin-nerveux, qui prédominait chez les Gaulois et prédomine encore chez les Français. L'homme sanguin-nerveux n'offre pas cette lenteur relative de réaction qui caractérise le tempérament flegmatique des peuples du Nord, plus difficiles à échauffer. La vivacité française implique un système nerveux très développé et qui, nourri par un afflux de sang suffisant, est le siège d'un excès de tension, comme un arc bandé tout prêt à lancer la flèche. Un autre caractère propice au développement de la sympathie, c'est la mobilité nerveuse et sensitive. Pour que je sympathise avec tout ce qui se passe chez d'autres, il faut que je sois capable d'éprouver successivement les sentiments les plus divers et de résonner ainsi à l'unisson des harmonies les plus variées. Or, la mobilité gauloise et, plus tard, française, est bien connue. Les Gaulois changeaient de sentiments avec les circonstances et par une action mutuelle rapide¹. La mobilité nerveuse engendre ce qu'on nomme aujourd'hui la suggestibilité, et l'on sait le rôle important de la suggestion parmi les hommes, même à l'état sain et sans hypnotisation préalable. Guyau et M. Tarde ont beaucoup insisté sur ce point; ils ont fait voir que nous sommes tous sous l'empire de suggestions continuelles, venant du milieu où nous vivons. Plus l'individu est suggestible, plus il subit l'influence du milieu social, plus il change avec tous les changements, plus il reçoit en lui les vicissitudes et impressions du dehors, comme un thermomètre très sensible qui varierait sans cesse dans une atmosphère variable elle-même. Tel est le Français. Un autre caractère qui établit des différences très nettes entre les tempéraments,

¹ *Gallorum subita ac repentina consilia*, dit César.

c'est la direction centrifuge ou centripète des émotions, en d'autres termes l'expansivité ou la concentration. Nous avons montré ailleurs que les sanguins-nerveux sont les plus expansifs de caractère : par cela même que leurs passions sont vives et mobiles, l'onde émotionnelle se répand avec rapidité dans tous leurs organes, y compris les membres et le visage ; de là ces gestes et cette physionomie significative qui trahissent immédiatement au dehors les impressions du dedans¹. La nature expansive et communicative des Gaulois frappait déjà César. Les Romains, eux, étaient plutôt d'un tempérament bilieux, comme le sont généralement les races méridionales et, en particulier, les races méditerranéennes dolichocéphales brunes, italiques et ibériques². César remarquait aussi que les Gaulois ne savaient pas dissimuler, — un art où Romains et Italiens sont restés maîtres et pour lequel la France n'eut jamais de vocation.

La gaieté est un sentiment naturel aux caractères expansifs, parce qu'elle est elle-même une expansion : ce qui se communique le plus aisément à autrui, ce sont les sentiments agréables et sans effort, tout ce qui tend à augmenter l'intensité et la facilité du cours de la vie, tout ce qui tend à relever les forces ou, comme disent les psychophysiolgistes, tout ce qui est *dynamogène*³. Le Celte et le Français sont connus pour leur gaieté communicative et expansive, qui leur fait porter légèrement tout fardeau, accomplir avec bonne humeur toute besogne, pourvu que chacun y mette du sien et anime la tâche commune par un bon mot ou une saillie. Cette gaieté s'est toujours retrouvée chez le soldat français : au milieu même des plus grands dangers, il a toujours volontiers cherché ou accueilli le « mot pour rire ».

Le rire lui-même a un élément social qu'il importe de ne pas oublier et qui a été récemment analysé avec finesse par un philosophe français, M. Bergson. Très rarement le rire est solitaire, à moins qu'il ne s'agisse d'un ricanement amer et triste. D'ordinaire, le rire est un phénomène de sympathie et de sociabilité, et c'est ce qui fait qu'il n'est

¹ Voir notre livre : *Tempérament et caractère*.

² Voir plus haut, livre II, *Le caractère romain*.

³ Voir notre *Psychologie du peuple français*, liv. III, ch. I.

pas animal, mais humain. Il provient de la contagion, entre plusieurs personnes, d'un certain sentiment de ridicule. Le ridicule, à son tour, est ordinairement social ; il est un jugement porté, comme au nom de la société, sur un écart individuel, sur un geste, un jeu de physionomie, une parole qui échappe à la règle commune, à la discipline du « sens commun », qui tend ainsi à s'isoler, à se distraire de l'incessante adaptation qu'implique la vie sociale. Sous cette forme, le sentiment du ridicule est extraordinairement développé en France. On y fait la guerre à tout ce qui est trop personnel, trop original, trop excentrique, trop en dehors des règles ou des simples conventions sociales, ou même des simples modes passagères adoptées par la collectivité.

Selon nous, non seulement le ridicule suppose une sorte de patron social d'après lequel on juge les formes ou actions individuelles, mais il suppose aussi que les autres personnes auxquelles on veut faire partager ce sentiment adoptent le même idéal social, jugent et sentent d'après la même convention commune et réciproque : il présuppose donc une communication sympathique. Bien plus, il implique que celui même dont on sourit ou dont on rit est prêt à reconnaître au fond la même règle commune et, au besoin, à sourire ou à rire de sa propre bévue¹. Du moins le rire suppose-t-il qu'il n'y aura pas, chez celui qui en est l'objet, le sentiment d'un affront à son honneur, d'une insulte sanglante et, comme on dit, mortelle. Des hommes disposés à rire les uns des autres se présupposent, par cela même, un fonds de bon caractère et de commune gaieté. Nous avons noté plus haut que l'Italien ou l'Espagnol ne rit pas des autres et, s'il en a envie, a soin de cacher en lui-même son sentiment : c'est, nous l'avons vu, que le fond du caractère italien ou espagnol est vindicatif, que le moi n'y admet pas les plaisanteries d'autrui. Une moquerie ou même un simple rire peuvent valoir là-bas de dangereuses représailles : cela rend prudent et nuit à l'expansion. Le sentiment du ridicule n'admet pas qu'on prenne les choses trop au sérieux et trop au tragique. En France, chacun sent que, si les autres vous plaisantent,

¹ Voir, dans notre *Mouvement positiviste* (chapitre sur l'Art et l'Esthétique), les pages que nous avons consacrées à l'explication du rire.

ce n'est pas par malveillance profonde, mais par une gaieté naturelle et un besoin de sociabilité sous toutes les formes. Le Français, d'ailleurs, est le premier à rire de lui-même : il ne considère pas une plaisanterie comme un blessure ; c'est là un nouveau trait de psychologie sociologique.

Si le Français est moqueur et rieur, il reste au fond bienveillant et même aimant. Aussi, dans la liste des vertus, les Français ont toujours placé une qualité éminemment sociale : ce qu'ils appellent l'amabilité. C'est Franklin qui disait, au XVIII^e siècle : « Je trouve les Français la plus aimable nation pour y vivre... Ils ont de certaines frivolités qui ne font de mal à personne... Il ne manque au caractère français rien de ce qui appartient à un aimable et galant homme. »

L'ardeur du prosélytisme est une des formes de la sociabilité française¹. Nous éprouvons un invincible besoin de faire partager au monde entier nos idées ou nos sentiments. Nous ne pouvons nous résoudre ni à penser seuls, ni à sentir seuls² : il faut que nous retrouvions chez les autres notre image multipliée à l'infini.

Les tendances sociales du Français entraînent un moindre développement de volonté individuelle. Déjà la race et le tempérament sanguin-nerveux le prédisposent à une moindre énergie du vouloir, surtout à une moindre maîtrise de soi et à une moindre constance. Il a plutôt la puissance d'excitation que celle qui est appelée par les physiologistes puissance d'inhibition ou d'arrêt. Il est plus explosif et expansif qu'intensif et concentré³. Sa vivacité intellectuelle l'incite elle-même à se déterminer par une intuition rapide plutôt que par une longue réflexion. Isolé, le Français n'a pas la vigueur de volonté d'un Anglais, la patience obstinée d'un Allemand ; mais il retrouve ses avantages quand il se sent uni à la collectivité, quand il veut, pour ainsi dire, collectivement. Il dira très volontiers, avec Lamartine :

Il faut se retirer, pour penser, de la foule
Et s'y confondre pour agir.

¹ Voir là-dessus notre *Idée moderne du droit*, dans le chapitre consacré à la France.

² *Ibid.*

³ Voir notre *Psychologie du peuple français*, liv. III, ch. 1.

Que la nation tout entière soit soulevée par quelque idée qui l'enthousiasme, la *furia francese* retrouve son impétuosité irrésistible. On peut donc dire que, ici encore, les influences sociologiques prédominent.

Concluons que les penchants sympathiques, grâce au tempérament inné et à la longue suite de joies ou de souffrances communes dans un pays très civilisé, ont acquis chez nous un développement supérieur. La tradition prétend que Virgile disait : « On se lasse de tout, excepté de comprendre », *præter intelligere* ; le Français Auguste Comte, lui, donne la supériorité et la perpétuité aux joies de la sympathie : « On se lasse d'agir, disait-il, on se lasse même de penser ; on ne se lasse pas d'aimer ».

Il est clair que chaque peuple a les défauts de ses qualités : le défaut de la sympathie, quand elle est trop purement sensitive et impulsive, quand elle n'est pas gouvernée par la raison, c'est d'aboutir à l'emportement, à la passion communicative, à la colère, à la fureur même. L'histoire de France en fournit de trop nombreux exemples.

La sympathie vive, mobile et expansive se retrouve chez les enfants, chez les femmes, enfin chez les foules ; ce qui ne veut pas dire que la sympathie soit en elle-même enfantine ou féminine ou plébéienne¹. Le peuple français ne doit pas se juger sur des apparences trompeuses ; on peut facilement confondre, chez un peuple où l'esprit social domine, des traits qui appartiennent au stade primitif avec des traits qui préfigurent le stade final. La domination de l'esprit social est un caractère qui se retrouve aux deux extrémités de l'évolution humaine ; chez les peuples enfants comme chez les enfants eux-mêmes, la vie personnelle est encore peu développée, la vie collective absorbe tout, parce qu'elle est l'unique réservoir de forces, de pensées et de sentiments. A l'extrémité finale de l'évolution humaine, la vie sociale doit offrir aussi un développement extraordinaire ; on peut même dire qu'elle doit être dominante, mais avec cette essentielle différence qu'elle n'exclut plus la vie personnelle, qu'au contraire elle la suppose très développée. La synthèse de la personnalité et de la socialité est le terme

¹ Voir notre *Psychologie du peuple français*.

idéal de l'histoire. Dès à présent, il y a des peuples chez lesquels l'un des éléments est plus en évidence que l'autre, mais ces peuples sont modernes, non primitifs ; ils ne doivent pas être jugés comme des primitifs. Si la France, en particulier, présente un développement déjà considérable de l'esprit social et de la sensibilité collective, ne la jugeons pas comme si ce phénomène était un caractère des temps barbares, un signe d'infantilité, de féminilité, etc. ; c'est être dupe d'apparences superficielles. Pour apprécier les Français, il faut toujours se reporter au critérium social ; il faut se demander quelle forme ont dû prendre nécessairement telles qualités ou tels défauts chez un peuple très ancien et très unifié, en qui s'est développé l'esprit de liberté, d'égalité et de solidarité fraternelle.

Par exemple, on n'accuse généralement pas les Français d'orgueil, mais de vanité. L'orgueil est exclusivement individualiste : il se suffit à lui-même, il s'isole, il est volontiers son alpha et son oméga ; la vanité chez l'homme, comme la coquetterie chez la femme, est un impérieux besoin de plaire à autrui, le désir d'avoir un rang dans l'opinion de tous : la vanité a les yeux tournés vers les autres autant que vers soi. L'orgueil est immédiatement châtié par l'esprit de société sous la forme du ridicule. La morgue à la fois titanique et enfantine avec laquelle un Schopenhauer ou un Nietzsche, par exemple, parle de soi et se met au-dessus du monde entier, aurait soulevé en France un immense éclat de rire.

Les censeurs étrangers de notre pays, exagérant certains traits réels, mais dont ils ne comprennent pas la vraie portée, vont jusqu'à dire, avec M. Karl Hildebrand (*la France et les Français*) : « Toute la société française est, au fond, une compagnie mutuelle de vanité ! On caresse pour être caressé ; mais ce n'est jamais lourdement et sans grâce... Vanité d'enfant, inoffensive, presque aimable, et qui n'a rien de déguisé et d'hypocrite, de hargneux et d'aigri. Rien de plus éloigné du caractère français que l'hypocrisie calculée que l'on rencontre si souvent chez les nations germaniques. » Ces réflexions contiennent une grande part de vérité, mais elles laissent encore percer l'illusion que les étrangers se font si souvent sur la ressemblance du Français et de *l'enfant*. Répétons une fois de plus que, si l'enfant

a de la vanité, c'est qu'il débute dans la vie sociale et a besoin de l'opinion des autres comme de leur soutien ; un peuple très vieux et très sociable, étant à l'autre extrémité de la série, aura aussi une tendance à la vanité, parce qu'il vit d'une vie de société plus intense et plus séculaire.

La politesse est une qualité de la civilisation avancée chez un peuple à la fois très raisonnable et très sociable. On sait à quel point elle s'est développée en France, où elle est considérée comme un devoir essentiel. En témoignant aux autres de bons sentiments, on finit par les éprouver ; la bienveillance qui est dans les manières extérieures finit par passer dans les cœurs eux-mêmes : de là l'importance sociale et morale de la politesse.

On sait encore tout le développement que l'esprit de société donne à la causerie française dans les salons français. La conversation, mise en commun des idées, ne permet pas seulement, comme on le répète, d'effleurer tous les sujets sans en approfondir aucun ; le contact d'opinions diverses peut aussi aboutir à un élargissement du point de vue individuel ; et cet élargissement a souvent lieu dans le sens de la profondeur même. L'esprit français, très ouvert et très pénétrable de sa nature, est aussi très pénétrant : quelques mots suffisent pour lui faire entrevoir des perspectives nouvelles, où, aux heures de réflexion, il plongera plus avant ses regards. La causerie a l'avantage de vous faire sortir de vous-même, de vous faire vivre de la vie intellectuelle d'autrui : elle est un des freins de l'individualisme, un des moyens essentiels de la solidarité. Dans une simple conversation parisienne ou même provinciale, pour peu qu'elle ait lieu entre hommes instruits, combien sont agitées d'idées, combien sont posés de problèmes, et posés avec leurs aspects divers, de manière à combattre cet esprit exclusif qui aboutit si souvent, chez d'autres nations, à une sorte de fanatisme ! Chez un peuple d'intelligence vive et mobile, il n'est pas besoin d'une longue et lourde discussion pour élucider une question : des éclairs jaillissent qui, en un instant, vous découvrent des horizons inaperçus. Le résultat final, alors même que chacun semble garder son opinion propre, est une ouverture plus grande de cette opinion même, un commencement de conciliation avec

l'opinion d'autrui : c'est, en quelque sorte, une socialisation de la pensée personnelle.

L'« esprit » est encore une qualité *sociale*, qui, non seulement suppose la société, mais encore une société très développée sous le double rapport de l'intelligence commune et de la sympathie mutuelle. Pascal a eu beau écrire : « diseur de bons mots, mauvais caractère », son opinion peut se soutenir quand il s'agit des bons mots proprement dits, qui peuvent devenir des mots méchants : celui qui décoche des traits risque toujours d'en enfoncer non pas seulement à fleur de peau, mais dans la chair vive. Pascal, lui, avait l'esprit le plus fin et même le plus mordant, joint à une bonté ferme et au sérieux de la pensée. Il faut donc distinguer le trait d'esprit du bon mot. Le véritable *esprit* est, pour le Français, non une médisance, encore moins une méchanceté, mais une vision soudaine de rapports nouveaux et inattendus entre deux vérités qui, par ce choc d'un moment, provoquent le plaisir d'une surprise désintéressée. L'esprit est une forme d'art, impersonnelle comme tout art véritable, qui tient du jeu et non de l'attaque, qui n'a pas pour but de blesser une personne, mais de faire saisir des vérités imprévues ou de châtier des ridicules généraux, indépendamment des individus. L'esprit, c'est la raison rapide et perçante s'adressant sympathiquement à la raison de tous. Tel est l'esprit de La Fontaine, tel est l'esprit de Molière, celui de La Bruyère, celui de Montesquieu, de Voltaire, de Diderot, de Musset, ou même de Renan. Cet esprit, si léger qu'il soit, n'empêche nullement la profondeur de l'observation : toute une série de vérités peut se condenser en une pensée fine. Pascal a dit que la vérité est une pointe subtile ; celui qui est assez subtil lui-même pour saisir cette pointe et la fixer dans le mot propre, aura de l'esprit jusque dans les choses sérieuses. Déjà les Grecs avaient montré qu'on peut être à la fois un penseur et un parleur spirituel : la profondeur d'un Platon nuit-elle à la finesse ou à la grâce de ses ironies ?

En même temps, l'esprit suppose un milieu éminemment sociable, disposé à faire bon marché des personnes pour ne considérer que le jeu commun et être beau joueur. Si des enfants se fâchent en jouant à la main chaude, c'est qu'ils ont le caractère trop personnel et trop peu sociable ;

il y a aussi, nous l'avons vu, des nations qui n'aiment pas la plaisanterie et dont la susceptibilité, toujours en éveil, soupçonne toujours quelque attaque personnelle. Depuis longtemps, cette susceptibilité s'est émoussée en France. Un peuple qui aime tout ensemble à sympathiser et à raisonner ne peut qu'admirer, dans le véritable « esprit », une sorte d'*invention* soudaine et rapide de la raison, au milieu du train monotone des *imitations* quotidiennes : l'association inattendue de deux idées lui paraît une découverte, que son auteur abandonne immédiatement et libéralement à tous ceux qui l'écoutent.

Une autre qualité à laquelle les Français attachent un haut prix, soit dans l'art ou dans les œuvres mêmes de l'industrie, soit dans le vêtement, la démarche, la physiologie, c'est ce que les Grecs avaient déjà nommé la « grâce ». On sait qu'elle implique l'aisance et la facilité des mouvements, qu'il s'agisse des mouvements du corps ou de ceux de la pensée : absence de tension, d'effort et de concentration, un je ne sais quoi d'épanoui qui se communique et se donne sans retour sur soi-même, sans attention à soi, sans l'ombre d'une préoccupation individualiste ou égoïste. Aussi la grâce enveloppe-t-elle l'amabilité et, si elle est, selon le mot français, « plus belle encore que la beauté », c'est qu'elle est ce par quoi la beauté même se fait aimer. Il en résulte que la grâce est une qualité éminemment sympathique et sociable, qui doit plaire plus que tout le reste à un peuple où la sympathie est si développée, en même temps que l'intelligence y est si facile, sans contention et sans prétention. Trop peu accessible aux obscurités insondables du sublime, le peuple français est un des plus ouverts au charme de la grâce souriante.

La « raison », que les anciens appelaient la raison commune, κοινὸς λόγος, est une faculté profondément sociale, qui n'exprime pas seulement les conditions nécessaires de toute pensée isolée, mais encore et surtout celles de toute pensée en commun, de toute société intellectuelle. La raison est tellement unie au langage même, ce grand moyen de communication sociale, qu'un seul mot désignait, chez les Grecs, la raison et le verbe, λόγος¹. Chez le Français lati-

¹ Voir sur ce point, notre *Psychologie des idées-forces*, t. II, liv. V, ch. I

nisé et hellénisé, la raison est devenue la forme intellectuelle de la sympathie humaine.

Le rationalisme français a des raisons sociologiques en même temps que psychologiques. Il y a des opérations de l'esprit plus chères à certains peuples parce qu'ils ont des aptitudes à la fois natives et acquises pour les unes plutôt que pour les autres ; si l'Anglais est plus observateur, il est clair que le Français est plus raisonneur, et, en fait de raisonnement, c'est la déduction qui lui sourit. Il aime aussi à abstraire et à généraliser ; aussi a-t-il toujours réussi dans les mathématiques. Ces tendances rationalistes sont en même temps, répétons-le, des tendances sociales, car les idées abstraites, générales et logiquement enchaînées, sont par cela même socialisées, rendues accessibles à tous les esprits, toutes prêtes à voyager de l'un à l'autre malgré les barrières de l'espace et du temps. En outre, nous l'avons montré ailleurs, quand les idées générales, qui sont à leur manière des « idées-forces », arrivent à se réaliser dans la conduite, elles deviennent des idées généreuses, c'est-à-dire valables pour tous, s'adressant à l'humanité entière et faisant abstraction des égoïsmes individuels ou nationaux¹.

Bien d'autres qualités généralement reconnues au peuple français ont les mêmes racines cachées dans la double tendance rationaliste et sympathique : tel est le « goût ». Le goût a tout d'abord un caractère de raison harmonieuse, qui ne veut rien d'excessif et de heurté, qui se plaît à une pondération et à une conciliation des extrêmes ; mais il a aussi un caractère sympathique et sociable, qui exclut les éléments trop individualistes et trop excentriques, qui impose à tous une règle commune d'eurythmie et de rationalité universelle, même dans l'expression du sentiment le plus personnel.

Le développement de l'« esprit critique » en France tient encore à la prédominance des deux grandes sortes de lois auxquelles la critique même se réfère : les lois de la raison commune et les lois de la société. En France, tout ce qui s'écarte trop de cette double législation tombe immédiatement sous la critique, qui devient elle-même une sorte de tribunal rationnel et social.

¹ V. *La Psychologie du peuple français*, liv. III, ch. I.

Les diverses qualités du peuple français, que nous venons de rappeler, peuvent paraître aux esprits superficiels plus médiocres que celles des autres peuples, parce qu'elles sont plus modérées, plus disciplinées par la raison et par l'esprit de société; mais modération n'est pas médiocrité et est souvent une force.

Michelet reconnaissait le caractère dominant des génies français à « la logique passionnée », et c'est surtout pour les questions sociales ou politiques que le Français se passionne. « Ma forme d'esprit, disait aussi Taine, est française, » et il la définissait : « Classer les idées en files régulières, avec progression, à la façon des naturalistes. » Il aurait pu dire plutôt : à la façon des logiciens. Stuart Mill se plaignait de ce que les réformateurs sociaux, en France, prennent trop souvent la cohérence logique pour une preuve et se dispensent trop du contrôle des faits ¹.

¹ Quoi de plus typique que les réflexions de Stuart Mill dans une de ses lettres à G. d'Eichtal : « Je suis sûr que mes compatriotes sont dans un état d'esprit qui les rend incapables d'accueillir une véritable doctrine générale, ou de la comprendre réellement s'ils l'accueillaient. En France il en est peut-être autrement.

« En Angleterre, l'idée de commencer une réforme dans les esprits, en leur prêchant une doctrine d'ensemble, est une notion qui n'entrerait jamais dans la tête de personne qui y aurait vécu assez longtemps pour bien connaître notre peuple. Les Anglais se méfient habituellement des vérités les plus évidentes, si celui qui les produit peut être soupçonné d'avoir des vues générales. Pour agir ici sur les esprits, il faut tout d'abord cacher soigneusement qu'on possède un système ou un corps d'opinions; il faut enseigner des faits isolés, et tâcher d'apprendre à penser en traitant des questions simples et pratiques. Une fois connu et réputé comme bon connaisseur des faits et appréciateur fin et avisé du détail, vous pouvez aventurer des vues étendues; mais là même il faut être très prudent et circonspect.

« Un journal qui débiterait par l'exposé d'idées générales et de principes à longue portée, ne trouverait pas vingt abonnés. Aussi, à mes yeux, en se déclarant les apôtres d'une nouvelle doctrine, en voulant inculquer tout d'abord cette doctrine et obtenir ensuite des résultats heureux de tout genre comme conséquence directe de cette doctrine, les membres de votre école violent la première et la principale règle de leur philosophie, à savoir que le premier devoir est de considérer quelle est la première étape que notre pays doit traverser dans la voie du progrès de la civilisation, et de réunir tous ses efforts pour faciliter la transition et la faire réussir. Je suis convaincu également que, tout en devant nous efforcer d'aboutir, si nous pouvons, à un système général de philosophie sociale, que nous aurons toujours présent à la pensée, nous ne devons pas l'exposer au public, qui n'est nullement mûr pour le recueillir, mais nous servir de ce qu'il y a déjà de bon dans ce public pour l'éclairer, en l'habituant à penser juste sur les sujets qui lui sont déjà familiers, pour lui transmettre toutes les vérités qu'il est déjà préparé à recevoir. Spécialement en Angleterre (où la *philosophie critique* n'a pu encore triompher de la doctrine *théologique et féodale*), tous nos efforts doivent

De nos jours, l'esprit français n'a pas cessé de vouloir des idées distinctes, dans les sciences sociales comme ailleurs, seulement il les veut plus complexes, parce qu'il sent de mieux en mieux que la réalité, surtout la réalité sociale, est complexe elle-même. Ne jamais accepter comme entière une demi-solution, ne jamais croire que l'on comprend une partie d'un sujet tant qu'on n'a pas compris le sujet tout entier, voilà aujourd'hui la persuasion des savants et philosophes français.

L'ordre logique des idées, qui est aussi le meilleur ordre d'exposition, est une qualité éminemment sociale, par cela même qu'elle est éminemment rationnelle. « Comment s'ordonnent les idées, dit Taine ; voilà ce que les Français ont enseigné à l'Europe. » Et il nous appelait : Les secrétaires de l'esprit humain. Il y a là une évidente exagération. Descartes et Pascal n'étaient pas de simples secrétaires, bien que le premier conseillât avant tout de « mettre de l'ordre dans ses idées. » Si l'ordre est, en quelque sorte, socialité, il est aussi, en définitive, vérité, et le vrai n'est que ce qui est ordonné conformément à la nature.

La foi aux idées morales et sociales est un des traits saillants du peuple français. Pour Descartes, pour Pascal, les passions mêmes sont des « précipitations de pensées » non pas sans doute de pensées froides, mais de pensées ardentes, qui sont des représentations d'objets et des visions intérieures. Et Pascal ajoutait : « à mesure qu'on a plus d'intelligence, les passions sont plus grandes ». Cela peut s'appliquer aux peuples comme aux individus : les passions d'un peuple intelligent sont nécessairement des mouvements de son intelligence en même temps que de sa volonté¹.

Bien connue est l'horreur de Napoléon I^{er} pour ceux qu'il appelait les idéologues, c'est-à-dire ceux qui attribuaient une force et une vertu sociales aux idées morales et philo-

tendre à modifier cette portion de nos institutions sociales et de notre politique, qui actuellement entravent tout progrès, dégradent, abrutissent l'intelligence et la moralité du peuple, qui, en attribuant tout l'ascendant social à la seule fortune provenant elle-même du privilège des droits politiques, — empêchent la formation d'un *pouvoir spirituel* capable d'imposer confiance à la majorité, laquelle doit croire et croit à l'autorité. » *Lettres de Mill à G. d'Eichtal* (Alcan).

¹ Voir notre livre sur *la France au point de vue moral*.

sophiques, aux principes premiers de la raison. Il trouvait en eux les grands coupables intellectuels de la Révolution française. Il disait au Conseil d'Etat, le 20 décembre 1812 : « C'est à l'idéologie, — cette ténébreuse métaphysique qui, en recherchant avec subtilité les causes premières, veut sur ces bases fonder la législation des peuples, au lieu d'approprier les lois à la connaissance du cœur humain et aux leçons de l'histoire, — qu'il faut attribuer tous les malheurs de notre belle France ». Ce n'est pourtant pas l'idéologie ni la métaphysique qui ont causé Waterloo ou Sedan et, après chaque défaite, ont laissé la France amoindrie.

Le positivisme d'Auguste Comte a sa partie idéologique : c'est la loi des trois états, qui subordonne le mouvement social entier au développement intellectuel, aux idées d'abord théologiques, puis métaphysiques, enfin scientifiques et positives. Le comtisme français est aujourd'hui l'antithèse du marxisme allemand. L'un voit surtout la superstructure sociale, la direction consciente de l'ensemble, l'autre voit surtout l'infrastructure sociale, la pression inconsciente qui s'exerce de bas en haut. Les deux points de vue ont leur vérité et notre Saint-Simon avait eu raison de les unir. Ce qui est vrai aussi, c'est que la part de la conscience et de la science va croissant à mesure que l'humanité, avançant en civilisation sociale, s'éloigne de l'animalité. L'*idée-force* est dans le sens de l'avenir : un peuple qui a foi aux idées ne peut être accusé que d'anticiper avec trop d'impatience sur ce qui sera la réalité de demain. Avoir foi aux idées, en somme, c'est avoir foi à la science ; or, n'en déplaise à Marx, l'évolution politique et l'évolution économique, comme aussi, en grande partie, l'évolution morale et religieuse, sont dominées par l'évolution des sciences et de la philosophie. La « technique » même, dont Marx parle sans cesse, n'est que la science appliquée à l'industrie, et comment nier que la technique pratique ne soit sous la dépendance de la théorie ? C'est une loi qui se vérifie de plus en plus à mesure que les sciences elles-mêmes deviennent plus constructives et plus déductives, plus voisines des mathématiques : telle est, par exemple, la chimie, où la technique est tout entière dirigée par la spéculation théorique et où l'on a vu, d'abord en France,

puis dans la patrie de Marx, les savants créer par synthèse des séries entières de corps nouveaux, ayant un rôle capital dans l'industrie.

II

LA LOI SOCIALE DE L'IMITATION ET CELLE DE L'INVENTION CHEZ LE PEUPLE FRANÇAIS

On a voulu faire de l'imitation un phénomène primitif, fondement de l'ordre social. Nous admettons (et c'est un des principes de la doctrine des idées-forces), que toute représentation intense, répétée, exclusive, tend à se faire action parce que toute représentation est accompagnée d'un mouvement ; mais l'imitation n'est qu'un corollaire de ce théorème, non un principe. La tendance innée à la sympathie pour les uns et à l'antipathie pour les autres a sans doute son expression *objective* dans l'imitation des uns et la non-imitation des autres ; mais c'est là seulement *une* des expressions de la sympathie, non la seule, selon nous, ni la plus essentielle. Nous n'irons donc pas jusqu'à dire avec M. Tarde que l'imitation soit par excellence le phénomène social, mais il est incontestable qu'elle est un des plus importants phénomènes sociaux. Le degré de sociabilité, chez un peuple, se mesure en partie à son pouvoir d'imiter et à son goût d'imiter. Il n'est pas vrai, comme le prétend Bagehot, que la puissance d'imitation décroisse avec la civilisation¹, ni que les peuples les plus avancés imitent moins. Ce qu'ils imitent moins, c'est leurs prédécesseurs ; mais ils imitent davantage leurs contemporains. La civilisation elle-même est un immense réseau d'imitations, d'actions et de réactions mutuelles ; on peut donc être certain que les peuples vont en imitant davantage, ce qui n'exclut pas, mais, au contraire, provoque le mouvement parallèle des inventions.

L'imitation mutuelle est considérable en France et prend des formes diverses, depuis le souci de l'opinion publique jusqu'au respect de la mode. Malesherbes, voyant l'extraordinaire et croissante influence des idées et de

¹ Bagehot, *Lois scientifiques du développement des nations*, p. 115.

l'opinion dans notre pays, disait au début du règne de Louis XVI : « Il s'est élevé un tribunal indépendant de toutes les puissances. Ce tribunal public est comme un juge souverain de tous les juges de la terre. Organes et ministres de l'opinion, ces gens de lettres qui paraissent les vrais rois du XVIII^e siècle, sont non moins puissants au milieu du public dispersé que les grands orateurs des démocraties antiques au milieu du peuple assemblé. »

Quant à la mode ou, pour parler comme M. Tarde, à l'*imitation-mode*, qui remplace peu à peu l'*imitation-coutume*, elle transporte la réciprocité d'imitation dans le présent au lieu de la lier au passé. En France, l'*imitation-coutume* a fini par être en grande partie déracinée. Tout ce qui venait du passé, le peuple français a, jusqu'à l'excès, essayé d'en faire table rase. Monarchie, noblesse, privilèges de toutes sortes, traditions de province, traditions locales, tout a été oublié, nivelé, égalisé. Le rationalisme est trop établi en France pour laisser place au traditionalisme. L'habitude de se rendre compte de tout et de tout ramener à ses raisons ne permet plus de suivre longtemps la coutume uniquement parce qu'elle est la coutume. En revanche, l'*imitation-mode* a pris un développement extraordinaire, dû au goût de se mettre en harmonie avec les autres. Et s'il y a des sélections sociales comme il y a des sélections physiologiques, les premières favorisent un certain type adapté à la nation, comme les secondes favorisent le type le mieux en harmonie avec le milieu naturel. Il en résulte que la nation imprime peu à peu sa marque sur tous les individus : ceux qui s'écartent trop du type commun, les originaux et les excentriques, risquent de ne pas réussir et de ne pas faire souche, auquel cas leur postérité est bientôt éteinte. Ainsi s'impose la moyenne générale de la nation, qui maintient les variations individuelles entre des limites plus ou moins étroites. Les nations très sociables montrent peu de faveur aux excentriques, parce qu'ils s'écartent de la commune règle : la France en est un exemple. Ce n'est pas que la France repousse la vraie originalité, celle du mérite et de l'intelligence, mais cette originalité doit se faire en quelque sorte pardonner en conservant dans les manières extérieures, dans le langage, dans le vêtement, dans le mode de vivre, ces apparences

communes à tous qui font que chacun se reconnaît encore chez les autres.

Un peuple où l'esprit d'imitation semble être si développé n'est nullement, pour ce motif, dépourvu de l'esprit d'invention. Il n'y a pas entre ces deux termes l'antithèse que l'on imagine, il y a plutôt une secrète harmonie. Quelque neuve, en effet, qu'une invention puisse être, elle ne se rattache pas à rien et ne sort pas du néant. Elle provient toujours d'un fonds commun, et, plus ce fonds commun est riche, plus il rend possibles les additions particulières qui doivent l'enrichir encore. Dans la science, par exemple, il est clair que, plus il y a de lois établies et connues de tous, plus il devient facile à quelques-uns d'entirer des lois nouvelles ou des applications nouvelles. M. Tarde est allé jusqu'à dire que l'invention est un confluent d'imitations ; toujours est-il qu'elle se produit en un confluent de ce genre, par un effort personnel qui fait surgir une idée non encore aperçue. Le triomphe progressif de « l'imitation-mode » en France sur « l'imitation-coutume » ne ferme donc nullement l'issue, mais l'ouvre au contraire aux découvertes. Ce qui est certain, c'est que la France a apporté et apporte encore son contingent à la science, à l'art, à la philosophie. Comme elle agite énormément d'idées, elle ne peut manquer d'en trouver parfois de neuves.

Il est d'ailleurs remarquable qu'un des traits de notre esprit national, déjà noté par César chez les Gaulois, c'est l'amour du nouveau¹. Cet instinct provient d'une sensibilité vive, toujours en quête d'émotions nouvelles. Tant que, sous l'ancien régime, a régné la tradition, le peuple français, comme tous les autres peuples, en a subi le joug. Une fois la tradition dépouillée de son prestige au profit de la mode, le peuple français s'est montré de plus en plus avide des nouveautés, jusqu'à être déplorablement révolutionnaire en politique.

La subordination fréquente et même habituelle de l'individu à la société, dans notre pays, explique aussi les alternatives d'esprit routinier et d'esprit révolutionnaire qui étonnent dans notre histoire. L'esprit de routine est une forme de la sociabilité, qui fait que l'individu, réprimant

¹ Voir notre *Psychologie du peuple français*, livre I.

toute initiative trop personnelle, subordonne son moi à la tradition collective. L'esprit révolutionnaire est, en France, une autre forme de la sociabilité, qui fait que, si une idée nouvelle surgit, se répand, devient comme une mode intellectuelle et sentimentale, la contagion est immédiatement subie et aboutit pratiquement au besoin de tout bouleverser. L'esprit révolutionnaire français n'est pas exclusivement une révolte de l'individu contre l'ensemble, il n'est pas, comme dans d'autres pays, une exaspération de l'individualisme, il est une propagation soudaine aux individus d'une idée déjà en partie collective, une sorte d'incendie par inflammation réciproque, une traînée de poudre qui éclate. La sympathie contagieuse a joué un rôle détestable dans nos révolutions.

III

LES LOIS SOCIALES DE COMPÉTITION ET DE COOPÉRATION DANS LE PEUPLE FRANÇAIS.

L'instinct de la compétition vitale existe à l'intérieur de chaque nation comme entre toutes les nations ; il est un des objets essentiels de la sociologie. Ou plutôt la lutte pour la vie est un élément biologique qui se prolonge dans la sociologie et y rencontre un principe opposé, celui de l'accord pour la vie. Le degré de sociabilité d'un peuple peut se mesurer au degré où les instincts d'union l'emportent sur ceux de lutte et de concurrence. La lutte, en effet, est surtout individualiste : elle vient de l'individualité qui se pose en face d'autrui et, au besoin, contre autrui ; elle aboutit au triomphe de l'individualité la plus forte, de quelque nature que soit sa force, physique, intellectuelle ou même morale.

Si l'on cherche les peuples où la lutte pour la vie est la plus universelle, la plus âpre, la plus implacable, où les individualités se font la concurrence la plus effrénée, non pas seulement pour la subsistance, mais pour la fortune ou pour le pouvoir, ce n'est assurément pas la France que l'on citera en tête de ces peuples. Grâce à son climat plus doux, à sa terre moins dure, à sa longue histoire, qui a

adouci les mœurs et émoussé les angles de l'individualité, grâce aussi à sa Révolution, à l'égalitarisme consécutif qui a démocratisé les fortunes, morcelé les propriétés, rapproché les conditions, l'instinct combatif et la concurrence *per fas et nefas* ont, chez nous, beaucoup perdu de leur force.

A l'égard des autres peuples, la France a été dans l'obligation, pendant de longs siècles, de défendre sa propre intégrité et de conquérir son unité; elle a joué un rôle important dans la concurrence vitale des nations, elle a vu se développer dans son sein cet esprit militaire (*rem militarem*) que Caton attribuait déjà aux Gaulois. Le courage, et surtout le courage militaire, constitue d'ailleurs en grande partie une vertu sociale. Du moins l'est-il en France, où ce n'est pas le courage solitaire et renfermé en soi qui prédomine, mais la vaillance expansive et sympathique, celle qu'on pourrait appeler sociale, parce qu'elle est le désir de montrer au groupe tout entier que l'individu est capable de se sacrifier lui-même. Le mépris de la mort, qui frappait les Romains chez les anciens Gaulois, était déjà une vertu d'honneur, de camaraderie et de fraternité sociale. « La vaillance, l'amour de la gloire, disait Napoléon I^{er} dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*, sont, chez les Français, un instinct, une espèce de sixième sens. Combien de fois, dans la chaleur des batailles, je me suis arrêté à contempler nos jeunes conscrits se jetant dans la mêlée pour la première fois. L'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores. » De nos jours, l'esprit militaire est en partie contrebalancé chez nous par l'esprit pacifique qu'ont prêché les philosophes français du siècle dernier et les républicains de 1848, y compris les Lamartine et les Victor Hugo. La tendance des Français est de plus en plus vers l'union pour la vie, non vers la lutte pour la vie.

La dépendance ou l'indépendance de l'individu par rapport au groupe est un des rapports sociaux les plus importants pour la connaissance des peuples. Nous avons vu que l'Anglo-Saxon ou le Germain, tout en ayant un esprit d'indépendance plus grand que le nôtre à l'égard du groupe dont ils font partie, ont le besoin inné de se rattacher à un ou à plusieurs groupes formant hiérarchie. Le Germain, surtout, nous a montré l'amour de la subordination régu-

lière, quoiqu'il soit, au fond, très individualiste. Le Français est beaucoup moins docile et discipliné; il ne veut, d'autre part, se rattacher qu'à des groupes extrêmement généraux, comme la nation même ou, qui plus est, l'humanité. Ce que l'esprit français comprend le mieux, c'est l'individu humain comme tel ou la société humaine comme telle, deux termes extrêmes qui se touchent, dont l'un est l'élément social et l'autre la collectivité sociale. L'esprit français comprend beaucoup moins bien les intermédiaires, qui sont les associations particulières ou même les personnalités sortant plus ou moins du cadre commun. C'est là un de ses graves défauts. Il faut d'ailleurs, ici, faire la part de la longue soumission à l'autorité qui a caractérisé la centralisation traditionnelle en France. De plus, la Révolution fit la guerre aux associations en vue de tout ramener à l'unité du pouvoir et à l'égalité des citoyens; par là elle a étouffé l'esprit de coopération pacifique chez le peuple français. Nous avons beaucoup à faire pour nous mettre ici à la hauteur des Anglais, des Allemands et même des Italiens.

IV

LES FORMES SOCIALES EN FRANCE : VOLUME, DENSITÉ, MOBILITÉ, DIVERSITÉ ET UNITÉ

On sait qu'une école de sociologie, représentée en France par M. Durckheim, attribue aux « formes sociales » la principale influence. Par formes sociales, elle entend la quantité et la qualité des unités sociales, leur homogénéité et leur hétérogénéité, leur mode de groupement et d'union, en un mot toutes les formes extérieures et tous les caractères objectifs de l'agrégat social¹. Nous ne sommes pas de ceux qui réduisent toute la sociologie à l'étude de ces formes, et nous croyons que l'étude du fond psychologique est essentielle à la sociologie même. Mais nous ne méconnaissons par pour cela la part d'action qui revient aux formes sociales : volume de la population, densité, mobilité, variété et unité de ses éléments.

¹ Voir l'Introduction.

Une nation ne se développe pas seulement en fonction du sol, du climat et de la race; elle se développe encore et avant tout en fonction de la quantité et de la qualité de ses unités composantes. Dans la population même, considérée au point de vue de la quantité, il ne suffit pas de considérer le nombre; il faut voir aussi la distribution dans l'espace, selon que la population est concentrée : 1° dans une capitale; 2° dans de grandes villes; 3° dans les campagnes. En Angleterre, la capitale représente 11,20 p. 100 de la population; les grandes villes de 50.000 âmes et plus, 27 p. 100 : les campagnes et moindres villes, 61,80 p. 100. En France, nous avons; capitale, 6,60, grandes villes, 9,90, campagnes, 83,50. En Allemagne : capitale, 3,20, grandes villes, 14,60, campagnes, 82,20. Certains sociologues français, comme Ad. Coste, ancien président de la société de statistique de Paris, ont voulu mesurer la puissance des nations modernes à la proportion de ces trois éléments, en accordant l'action principale, — scientifique et industrielle, — aux capitales et aux grandes villes. A ce compte, multipliez les uns par les autres les trois chiffres afférents à chaque État (capitale, villes, campagnes) et prenez la moyenne géométrique, vous aurez un indice de la puissance nationale, en tant du moins qu'elle est sous la dépendance du développement des capitales et grandes villes. D'après cela, Ad. Coste a trouvé pour l'Angleterre 155, pour l'Allemagne 121, pour la France 100, pour les Etats-Unis 74¹. Quelque intérêt que ces chiffres offrent, ils ne nous paraissent pas aussi significatifs qu'on le croit. La puissance d'un peuple a des éléments très nombreux, qui ne peuvent se résumer dans un rapport mutuel de stratification entre capitale, villes et campagnes.

Le même statisticien, divisant les indices précédents de puissance nationale par ceux de la population totale, obtient un quotient qui lui paraît exprimer la valeur *sociale* d'un pays. Ce nouveau calcul donne pour la Grande-Bretagne 152, pour la France 100, pour l'Allemagne 89, pour l'Espagne 77, et pour les Etats-Unis 44. Un tel résultat rend plus que suspecte la méthode simpliste qui attribue au chiffre des capitales et des grandes villes une telle impor-

¹ Ad. Coste, *l'Expérience des peuples*. Voir notre *Introduction*.

tance et qui considère les villes comme les principaux organes d'une nation. Méfions-nous des jeux de la statistique et des pronostics qu'en veut tirer l'esprit de système, tout comme nous devons nous méfier des pronostics fondés sur la race, sur le sol et le climat. Que le pays le plus *citadinisé*, si on peut parler ainsi, et surtout le plus *industrialisé* soit l'Angleterre, c'est tout ce qu'on peut conclure des chiffres qui précèdent; mais l'exode des campagnes vers les villes et de l'agriculture vers l'industrie n'est pas sans offrir de graves inconvénients sociaux et moraux. Il n'est donc nullement prouvé que le régime démographique de l'Angleterre soit en lui-même supérieur à celui de la France, de l'Allemagne ou des Etats-Unis.

La France était, au xvii^e siècle, la puissance la plus importante de l'Europe; l'Espagne avait déjà perdu sa force. La France avait alors 20 millions d'habitants, la Grande-Bretagne et l'Irlande, 8 à 10 millions, l'Allemagne, 19 millions. La France a donc, dès cette époque, subi les effets d'une population volumineuse et relativement dense. Ces effets sont, d'après M. Durckheim et M. Bouglé, de rendre possibles des rapports économiques plus nombreux et plus variés, d'augmenter la division du travail entre les hommes, de les rapprocher par cela même dans la coopération, de leur donner plus de cohésion matérielle et plus d'unité morale. En outre, il est certain que les capitales et grandes villes, par la condensation de la population et par les rapports qu'elles établissent entre les esprits les plus divers, tendent à précipiter le mouvement des idées et de la civilisation. Or, la France a eu depuis longtemps Paris, dont l'importance intellectuelle et artistique ne saurait être niée. La France a vu aussi, de bonne heure, augmenter la mobilité de ses éléments, la facilité des communications, par cela même le frottement mutuel des personnes. Tous ces phénomènes devaient tendre à rapprocher les éléments de la nation française, à les faire se connaître mutuellement, à les rendre plus familiers l'un à l'autre, à augmenter chez le Français le sentiment d'une certaine similitude fondamentale existant entre tous les hommes, qui aboutit à l'idée générale d'humanité ou d'égalité humaine¹.

¹ Voir, plus haut : *le Caractère romain*.

La complication et l'unification des unités sociales produisent, pour leur part, des résultats analogues ; or, la France est parmi les pays qui ont été le plus tôt unifiés, tout en conservant une grande complexité et une grande richesse d'éléments. De là M. Durckheim et surtout M. Bouglé ont conclu que la France était parmi les contrées les plus mûres pour la démocratie, au temps même où elle était encore sous la monarchie : elle se dégagait peu à peu de l'esprit fermé des castes et des coutumes, pour s'ouvrir à des idées générales d'humanité, d'égalité, de perfectibilité universelle. L'accroissement de la société en quantité et en qualité a donc fortifié en France le sentiment de la sociabilité, qui y avait déjà de si profondes racines.

Mais nous ne pouvons nous arrêter aux *formes* sociales et aux dehors : il faut tenir compte des *fins* sociales, dont la pensée est toujours plus ou moins présente à la conscience d'un peuple, et qui animent en quelque sorte les formes sociales, comme un esprit anime un corps.

V

LES FINS SOCIALES EN FRANCE. LA LIBERTÉ, L'ÉGALITÉ

Toute nation conçoit plus ou moins clairement, aime avec plus ou moins d'ardeur, poursuit avec plus ou moins de constance et d'énergie les grandes fins sociales et morales. En France, on sait que ces fins se sont résumées dans la devise républicaine.

L'esprit de liberté fait assurément partie de l'âme française ; mais ce mot de liberté prête à bien des interprétations très diverses. Il importe donc de comprendre sous quelle forme le contact mutuel et l'action de l'histoire ont amené les Français à comprendre la liberté.

Il existe un idéal individualiste de la liberté qui est très répandu chez les Anglo-Saxons et même chez les Germains : il consiste dans une sorte de pouvoir conféré à l'individu de se suffire à lui-même, de se gouverner lui-même en dehors de la société : *αὐτάρχεια* disaient les Stoïciens, *self-government*, disent les Anglo-Saxons¹. Dans l'idée française

¹ Voir plus haut : *le Peuple anglais*.

de liberté, l'idée de société n'est jamais absente. La liberté est conçue comme un pouvoir d'agir égal chez les divers individus ; c'est un pouvoir *social*, en ce sens qu'il est limité et réglé par la société et que la liberté de l'un entraîne l'égalité de liberté des autres. La liberté apparaît donc comme une solidarité des activités individuelles au sein du tout. C'est ce qui fait qu'on a souvent accusé les Français, non sans raison, de penser à l'égalité plutôt qu'à la liberté, de ne pas montrer dans la pratique cette initiative personnelle, presque indifférente à autrui, qui est si fréquente chez d'autres races où le moi est très développé.

Au fond, c'est la liberté *universelle*, conséquemment *rationnelle*, plutôt que la liberté proprement individuelle, qui est familière à l'esprit et au cœur des Français. Il en résulte cette conséquence que, même dans la revendication de la liberté individuelle, l'idée sociale est toujours en vue, tantôt comme but à poursuivre, tantôt, au contraire, comme joug à renverser. L'individualisme français se manifeste trop souvent sous la forme d'une révolte contre la règle collective ; la liberté devient alors facilement indiscipline et même licence. Nous n'en voyons, de nos jours, que trop d'exemples.

C'est ce qui a causé l'illusion de certains psychologues et sociologues au sujet du peuple français. Tandis que tels observateurs nous attribuent « l'esprit sociétariste », tels autres nous attribuent, au contraire, l'esprit individualiste, conçu comme tendance de l'individu à se délivrer de tout frein, de tout joug, de toute discipline. Mais l'esprit d'indiscipline n'est, chez les Français, qu'une réaction plus ou moins passagère contre l'esprit de soumission à la solidarité sociale, qui est beaucoup plus constant et nous est plus intime. Soit qu'il courbe la tête, soit qu'il la relève dans un esprit de rébellion, le Français, encore un coup, songe toujours à la société : il se met *avec* elle ou *contre* elle ; il ne songe pas uniquement à développer sa personnalité à part des autres et dans son for intérieur. Son individualisme apparent et intermittent n'est pas le vrai et profond individualisme de l'Anglo-Saxon ou du Germain ; il est moins une attitude intimement personnelle qu'une attitude encore sociale. Certains Français ont beau, par une sorte de mode anglaise, prêcher la *culture du moi* : le Français